

Y a-t-il une histoire numérique 2.0 ?¹

Serge Noiret, Institut Universitaire Européen,

[serge.noiret@eui.eu]

Projet ATHIS: Atelier VII,
Les historiens et l'informatique: un métier à réinventer
Rome, 4-6 décembre 2008

1. *La révolution du numérique dans la toile des historiens*
2. *Quelques principes généraux du Web 2.0*
3. *Wikipedia, encyclopédie ouverte et collective de type 2.0*
4. *La «Digital History» et l'histoire numérique 2.0*
5. *La «Valley of the Shadow», histoire de l'histoire numérique*
6. *Les sites d'histoire numérique 2.0: l'histoire désenclavée et publique*
7. *Conclusions: «everyone a historian» écrivait Roy Rosenzweig*

Résumé :

Depuis l'apparition du WWW dans les universités après 1994, on se pose la question de savoir si ce nouveau médium de la communication facilitera l'apocalypse des pratiques spécialistes et d'une ontologie séculaire des professions humanistes ou si, au contraire, il permettra de mieux y accéder et de produire des connaissances. Désenclaver la «culture haute» est encore plus facile au XXI^e siècle avec l'apparition du web 2.0 Le défi n'est pas de savoir si le «digital turn» est bon ou mauvais, tablant sur le fait qu'il soit possible d'y échapper, mais il oblige les savants, dépositaires de la culture «haute», à s'impliquer pour dominer la transition aux Humanités Numériques. Se demander si une histoire 2.0 existe, c'est expliciter les enjeux et les défis d'aujourd'hui soulignant en quoi ils font crisser les certitudes du métier d'historien. Face aux besoins d'histoire de nos sociétés et à l'omniprésence des questions mémorielles, les historiens doivent s'abreuer des fondements de leur profession. Sans cette difficile prise de conscience, la révolution du numérique éliminera la capacité professionnelle de reconstruire le passé. Elle aplatira sur un continuel présent cette dimension fondamentale: la recherche de soi que l'atelier de l'Historien propose à l'Humanité.

¹ Les liens hypertextuels aux sites dont il est question dans cet essai étaient tous actifs à la date du 16 janvier 2010.

La révolution du numérique dans la toile des historiens

Marc Bloch écrivit une phrase souvent citée pour justifier en positif les mutations technologiques du numérique en histoire,² «*l'outil, certes, ne fait pas la science, mais une société qui prétend respecter les sciences ne devrait pas se désintéresser de leurs outils.*» Bloch vivait encore dans un monde de bibliothèques et d'archives sans le numérique. Toutefois, il semblait accepter l'innovation technologique et l'apport d'instruments nouveaux contrastant l'immobilité académique contraire à l'innovation des méthodes historiennes. Bloch ajoutait ainsi à la phrase précédente: «*sans doute serait-elle sage aussi [cette société, n.d.a] de ne pas trop s'en remettre pour cela à des corps académiques que leur recrutement favorable à la prééminence de l'âge et propice aux bons élèves, ne disposent pas particulièrement à l'esprit d'entreprise.*»³ Innover, être attentif aux nouveaux instruments capables de promouvoir de nouveaux ouvrages de référence, de nouvelles formes d'accès à la documentation, voilà la recette que Bloch proposait pour une histoire en harmonie avec son temps et capable de susciter d'abord et de dominer ensuite, les pratiques nouvelles du métier.

Nous vivons aujourd'hui des changements drastiques –et dramatiques- du rapport entre informatique, technologie et communication des contenus d'histoire dans la toile. Durant les dernières cinq années, le monde de l'histoire numérique –et celui des historiens qui se servent de la toile- a vu ses pratiques quotidiennes se transformer plus que durant les dix années précédentes sous l'effet de nouvelles technologies numériques de type 2.0 qui ont bousculé ultérieurement les concepts traditionnels de l'historiographie et une partie des méthodes de travail des enseignants et des chercheurs en histoire.

L'ordinateur personnel de table, portable, intégré au palmarès, comme d'ailleurs le téléphone portable, sont de nouveaux objets entrés subrepticement en soutien de l'activité scientifique et de la communication, dans la panoplie des instruments qualifiant le travail quotidien des historiens. Les notes de bas-de-page dans les travaux scientifiques avec l'indication de liens hypertextuels, les citations elles-mêmes, proviennent à présent souvent de ressources numériques qui ont profondément changé la manière dont l'historien travaille aujourd'hui affirment un groupe d'historiens du *King's College* et de l'*Institute for Historical Research* à Londres, lors de la présentation des résultats d'une enquête britannique sur l'usage du web par les historiens.⁴

Toutefois, les quelques réflexions qui composent ces pages consacrées aux

2 Andrea Iacovella: «Eléments pour une historiographie digitale» dans Claire Brossaud et Bernard Reber (dir) *Humanités numériques – 1 – Nouvelles technologies cognitives et épistémologie*, Paris, 2007, pp.33-51, citation à la p.35, note 8.

3 Bloch se référait au désintéret de ses collègues universitaires face aux éditions des sources de l'histoire de France. Marc Bloch: *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*, Paris, 1974, (7^e. éd.), ici, p.67.

4 David Bates, Janet L. Nelson, Charlotte Roueché, Jane Winters, Catherine Wright: *Peer Review and Evaluation of Digital Resources for the Arts and Humanities Final Report and recommendations.*, Londres, 2006, p.9, URL: [http://www.history.ac.uk/sites/default/files/Peer_review_report2006.pdf] (“*The mechanisms for the evaluation and peer review of the traditional print outputs of scholarly research in the arts and humanities are well established, but no equivalent exists for assessing the value of digital resources and of the scholarly work which leads to their creation. This project proposes to establish a framework for evaluating the quality, sustainability and impact over time of digital resources for the arts and humanities, using History, in its broadest sense, as a case study. If digital resources are genuinely to contribute to the research profile of UK Higher Education Institutions, it is essential that a framework for evaluating digital resources, and ensuring quality control, be established...* ”.)

mutations du discours historique face au numérique, -appelé par commodité dans sa forme actuelle « 2.0 »- interrogeront plus les mutations de certains concepts professionnels que la technologie elle-même. Elles sont le fruit d'une intervention au cours d'un séminaire organisé par l'École Française de Rome, plus de quarante ans après un premier séminaire qui s'était tenu à l'École en 1975 et qui avait réfléchi sur les changements des pratiques de l'histoire face à l'apport de l'informatique, du computer et des documents numériques⁵ en rapport avec la science diplomatique.⁶ Les séminaires de l'École sur *histoire et ordinateurs*, sont à relier scientifiquement aux préoccupations des médiévistes d'alors intentionnés à approfondir et à répondre au défi proféré en 1973 par l'un d'entre eux, Emmanuel Le Roy Ladurie, pour qui l'histoire aurait été faite dorénavant avec l'aide de l'ordinateur.⁷ La nécessité d'intégrer l'usage de l'informatique dans le cadre de la recherche historique avait été rappelée par un autre médiéviste, Jean-Philippe Genet, en 1993,⁸ l'année qui avait vu la naissance du web.⁹

En effet, la révolution du numérique est aujourd'hui comparable à ce qui s'est passé à la Renaissance avec la découverte de l'imprimé. Elle ouvre une nouvelle ère scientifique et de la communication dans les Sciences Humaines et Sociales qui ont subi de profondes mutations de leurs instruments, de leurs pratiques et des méthodes spécifiques de chaque discipline. Ainsi le numérique force à reconsidérer surtout les concepts épistémologiques et théoriques utilisés par les historiens. En histoire certes, le rapport aux sources et en général les questions heuristiques, sont des domaines qui vivent de profondes mutations face à un monde numérique qui change constamment. Le « digital turn » a rendu précaire un certain

5 Simone Bordini: *Il medioevo visto dal web: percorsi di ricerca e didattica.*, Bologne, 2008, pp.33-44.

6 Ibid., p.40.

7 *La révolution quantitative et les historiens français: bilan d'une génération, 1932-1968.*, dans Emmanuel Le Roy Ladurie: *Le territoire de l'historien*, Paris, 1973, pp.15-22. Peu importe si, à l'époque, Ladurie se référait à l'historiographie de l'école des *Annales* et à son engouement pour les études principalement socio-économiques et entendait surtout mettre en évidence une histoire sérielle et quantitative dont les résultats inégaux ont donné lieu à d'importantes critiques outre Manche pour réintroduire de nouvelles formes de narration en histoire. Lawrence Stone qui s'était formé à la Sorbonne avant Oxford, en 1938, et avait connu les fondateurs de l'École des *Annales*, avait critiqué l'approche trop formaliste, l'instrument souvent fin en soi, et l'immense perte d'énergie et de financements à la recherche, d'un grand nombre d'études quantitatives effectuées par les historiens anglais et américains à la fin des années '60, en usant des grands complexes d'ordinateurs, les "mainframes". (Lawrence Stone: *The Revival of Narrative: Reflections on a New Old History*, dans *Past and Present*, 85, 1979, pp. 3-24. A ce propos consulter de Renzo Derosas et Robert Rowland (dir.) *Informatica e fonti storiche*, dans *Quaderni Storici*, 78, 1991, pp.693-720, ici p.694.)

8 Jean-Philippe Genet: *La formation informatique des historiens, une urgence*, publié à l'intérieur des actes d'un colloque international organisé à Paris par l'Association française pour l'histoire et l'informatique dans le bulletin de l'association, *Mémoire Vive*, n.9, 1993, pp.4-8 et *La formation des historiens à l'informatique en France: espoir ou désespoir ?* dans *Le médiéviste et l'ordinateur, histoire médiévale, informatique et nouvelles technologies*, n° 31-32, 1995, numéro consacré à *Les médiévistes et la politique de l'informatique*, URL: [<http://lemo.irht.cnrs.fr/31-32/mo3115.htm>]. Genet écrivait que « ...l'apport de l'informatique est immensément positif et bouleverse, pour le meilleur, les pratiques des historiens. [...] Quant à la pratique historique, [...] il n'y a [...] pas, scientifiquement parlant, de demande d'informatique: l'incertitude et les dangers étant trop grands, on préfère laisser cela à des " spécialistes " aisément marginalisables en tant que tels. »

9 Ces mutations ont été analysées lors des récents ateliers du programme ATHIS qui ont permis de passer en revue tous les domaines du rapport entre le web, l'ordinateur et le métier d'historien. Le portail *Ménestrel* a publié les résultats des ateliers qui ont touché les formes de l'édition électronique, de la production et de l'usage des données informatiques d'histoire, de la production et utilisation des programmes informatiques à disposition des historiens, etc.. *ATHIS*, URL: [<http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique619>].

nombre de concepts chers aux historiens comme celui de la pérennité des sources et de la capacité de reproduire dans le temps, une analyse qui s’y réfère. Mais, ce sont les méthodes de travail de l’historien qui, jusqu’à présent, ont le plus subi ces transformations, et cela même si l’on pense que les pratiques de recherche et d’accès critique à la documentation restent extérieures à l’écriture et à l’enseignement de l’histoire. De fait, la révolution profonde des *Technologies de l’information et de la communication* (TIC) à l’heure du numérique a bouleversé le métier d’historien bien au-delà du rapport critique qu’il entretient avec ses sources.¹⁰

Une récente analyse des mutations en cours du métier d’historien face au numérique,¹¹ souligne combien l’instabilité des textes transposés au numérique est aujourd’hui une donnée permanente avec laquelle l’historien « digital » doit se confronter. Cette mutation vers des textes fluides, soumis à des changements continus,¹² a forcé à s’interroger –surtout dans le monde des bibliothèques et des archives, moins auprès des historiens eux-mêmes- sur de nouvelles notions descriptives des documents et de nouvelles pratiques de leur conservation et d’accès constant dans le temps, aux nouveaux documents numériques.¹³ L’historien assiste ainsi –souvent de manière passive- à la construction de nouveaux instruments (logiciels, bases de données) et de nouvelles pratiques (communication, lecture, publication) qui, de fait, lient son travail quotidien à des pratiques d’informatique humaniste et d’histoire digitale, un champ, une méthode (ou même une discipline pour certains), qui prend le nom d’histoire « numérique » dans les pays francophones à la différence d’autres pays de langue latine. Une nouvelle dépendance vis à vis de connaissances documentaires qui se trouvent dans des lieux virtuels et nécessitent de “machines” et de programmes pour être visualisées (une connaissance que les bibliothécaires et les archivistes tentent de maintenir sur le long terme), a suscité de nouvelles pratiques dues au numérique qui ne faisaient pas traditionnellement part du bagage de l’humaniste. De telles pratiques épistémologiques avec le « digital » posent ainsi la nécessité de la confrontation et de l’interdisciplinarité des savoirs qui poussent à la reconnaissance de méthodes à expliciter aux «autres», l’informaticien à l’historien et vice-versa.

En parallèle à cette transformation de ses méthodes documentaires et critiques, l’historien assiste à une déstabilisation de l’autorité –souvent de l’autorité académique- comme unique détentrice de la connaissance vraie et scientifique face à l’apparition de

10 Serge Noiret: *Informatica, storia, storiografia: la storia si fa digitale*, dans *Memoria e Ricerca*, 28, 2008, pp.189-201.

11 Andrea Iacovella: *Les TIC peuvent-elles dire l’histoire ?* Dans *Humanités numériques*, op. cit., pp.33-51.

12 «Comment donc faire en sorte qu’un matériel documentaire qui par nature tend à la variabilité et au mouvement, devienne stable » s’interrogeait Rolando Minuti dans *Internet et le métier d’historien*, Paris, 2002, p.75, en questionnant la manière de rapporter le document numérique volatile au bagage de pratiques scientifiques des historiens. « Pour que toute cette procédure historiographique garde la possibilité de vérifier, de contester, et qu’elle maintienne en dernier lieu, son fondement scientifique propre au savoir historique, écrit Minuti, il faut que les documents et les témoignages qui constituent la base de ce travail demeurent identifiables, stables et inaltérables, et comme tels, susceptibles d’être analysés, critiqués et interprétés », p.71.

13 Maria Guercio: *I documenti informatici* dans Claudio Pavone (dir.) *Storia d’Italia nel secolo ventesimo. 3. Strumenti e Fonti*, Roma, 2006, pp.823-841 et la définition différenciée pour le document numérique élaborée par Maurizio Vivarelli, « *Informazione e Documento* » dans Elisa Gori (dir.) *La documentazione e la scuola di qualità*, Firenze, 2008, pp. 21-40, ici p.36.

discours d'histoires qui proviennent de tous les secteurs de la société¹⁴ dans laquelle, selon la belle expression de Roy Rosenzweig, « *everyone is an historian* ». ¹⁵ Cette présence active d'une histoire que l'on rencontre dans la toile a aussi eu comme conséquence une perte de la notion traditionnelle d'auteur (auteur d'un texte, d'une réflexion, personne à qui se référer dans un dialogue d'idées, à qui attribuer certains raisonnements, etc...).¹⁶ De fait, les outils de l'écriture numérique sont, surtout dans le web 2.0, mis à la portée de tout le monde.

L'auteur isolé d'un essai historiographique disparaît parfois au profit du collectif et sans attribution respective de ce qui a été écrit. Les sources primaires ne sont souvent plus reliées au contexte matériel qui leur faisait « prendre un sens » et les validait dans leurs contextes: dans le monde numérique un des grands problèmes est certainement celui de l'individuation des contextes signifiants, ce que les philologues appellent l'histoire de la construction des textes et des documents.¹⁷

Il faut donc prendre acte de la nécessité de recomposer l'appareil critique et les méthodes scientifiques historiennes en fonction du web, le médium qui cannibalise tous les autres et permet toutes les formes de diffusion des connaissances. Internet qui a produit le web, rend tangible cette révolution en cours dans la discipline historique comme dans les autres disciplines: nous possédons de nouvelles bibliothèques, de nouvelles sources, de nouvelles formes d'enseignement et d'apprentissage, de nouvelles formes d'écritures de l'histoire et surtout, de nouvelles formes de communication de l'histoire et, en histoire contemporaine, de nouvelles formes de représentation identitaire et de reconstruction mémorielle souvent antagonistes des reconstructions des historiens.

Nous sommes enfin confrontés à la nécessité d'un engagement disciplinaire, spécifique à l'histoire, sur les choix techniques du numérique qui impliquent aussi des choix à long terme sur l'accessibilité des contenus du web d'histoire: faut-il favoriser l'accès *open source* des codes des logiciels qui servent les historiens comme l'accès ouvert –*open access*– aux bibliothèques numériques scientifiques pour diffuser les nouvelles

¹⁴ Les différentes approches à l'histoire, entre amateurisme et divulgation, ont été passées en revue par Andrea Zorzi : « Linguaggi storici e nuovi «media» » dans *Storia e problemi contemporanei*, 29, 2002, pp.161-169.

¹⁵ Je cite ici la version de l'essai de Rosenzweig comme elle a été publiée en complément des résultats de l'enquête faite avec David Thelen sur la présence et la connaissance de l'histoire américaine de la part de leurs concitoyens: Roy Rosenzweig : *Afterthoughts. Roy Rosenzweig: Everyone a Historian*, URL: [http://chnm.gmu.edu/survey/afterroy.html]. Le dossier -avec aussi des commentaires de David Thelen- qui complète leur livre *The presence of the past. Popular Uses of History in American Life.*, New York, 1998, se trouve sur le site du CHNM de la George Mason University, URL: [http://chnm.gmu.edu/survey/index.html].

¹⁶ La littérature dans ce domaine est vaste, des considérations sur les mutations venues dans le numérique entre l'écriture et la lecture sont offertes par Jean-Louis Weissberg : « L'auteur et l'amateur dans le mouvement de fluidification-réception-production » dans Éric Guichard (dir.) *Comprendre les usages de l'Internet*, Paris 2001, pp.73-81.

¹⁷ Jerome McGann : "Our textual history. Digital copying of poetry and prose raises questions beyond accuracy alone", dans *Times Literary Supplement*, 20 Novembre 2009, pp.13-15. Le théorème de McGann est que seul une numérisation scientifique respectueuse des contextes analogiques et qui se pense sur l'histoire de la production matérielle d'un document, est licite d'un point de vue scientifique et que peu de projets actuels de bibliothèques numériques ont les qualités requises tandis que le déchaînement des commerciaux du numérique, comme Google et d'autres acteurs monopolisateurs, produira à long terme une catastrophe culturelle. Voir du même auteur: *Radiant textuality: literature after the World Wide Web*, New York, 2001 et *Culture and Technology: The Way We Live Now, What Is to Be* dans *New Literary History*, 1, 2005, pp.71-82.

formes de publication du produit du travail intellectuel des historiens eux-mêmes ? Et, outre la technologie, cette redéfinition profonde du rôle des intermédiaires (techniques et professionnels) entre le producteur de textes et d'objets historiographiques et son «consommateur/lecteur» averti ou non, révolutionne le rôle de l'édition comme moyen de transmission des textes et comme possibilité de fruition d'un droit de rétribution de produits intellectuels parfois collectifs.

Ces transformations du travail de l'historien qui avaient été notées dès l'apparition du web et qui allaient au-delà de l'utilisation de l'ordinateur, posent le problème de la compréhension des ultérieures mutations des changements énoncés jusqu'ici, dues aux technologies et aux pratiques de l'histoire du numérique 2.0. En saisir les enjeux et l'essence sert à mieux gouverner des changements profonds qui font crisser l'histoire dans ses charnières les plus intimes et les plus traditionnelles : l'attribution des textes et des documents à leurs auteurs, l'authentification et la validation des contenus, l'utilisation d'instruments critiques nouveaux en fonction aussi des mutations du web 2.0.

Aujourd'hui il est encore difficile de comprendre et de dominer les nouvelles pratiques collaboratives dues à la technologie de type 2.0, même pour les spécialistes. Penser d'interagir avec le lecteur –une des bases programmatiques du numérique 2.0- était un concept déjà présent dans les meilleurs projets d'histoire numérique de type 1.0.. Ce que le web 2.0 a apporté dans une seconde génération de sites web vers la fin des années '90, c'est l'organisation technique d'un double sens potentiel du processus communicatif ajoutant un rôle actif et de participation directe aux contenus, au navigateur du site. Il est indéniable que les applications qui permettent de collecter les informations et les documents directement auprès des lecteurs des sites d'histoire –le *crowdsourcing*- a certainement modifié, ces dernières années, la typologie des contenus d'histoire dans la toile et le rapport critique des historiens avec de tels documents «personnels».

L'on peut certes parler d'un "grand mensonge" du web 2.0, du point de vue du *ratio* technologique de l'histoire d'internet,¹⁸ -le numérique pose problème en soi- mais l'on ne peut certainement pas évacuer les changements évidents que le web 2.0 a accentués dans le monde de l'informatique humaniste et historique, favorisant les collaborations collectives et le travail en réseau. Nous ne devons certes pas nous préoccuper des étiquettes des transformations en cours. Ce qui importe, c'est actualiser et continuer de développer une connaissance critique suffisante pour dominer les nouveaux processus technologiques et les nouvelles applications de type 2.0 comme historiens.

Quelques principes généraux du Web 2.0

Tim O'Reilly, auquel on attribue généralement la paternité du terme « web 2.0 », affirmait en 2004, « *j'ai longtemps soutenu qu'une des différences centrales entre l'époque des PC et l'ère du Web 2.0 est que lorsque l'internet devient plateforme, plutôt que d'obtenir juste une adjonction de PC, vous pouvez établir des applications qui exploitent des effets de réseau, de sorte que plus les gens les emploient, plus elles s'améliorent. J'ai*

¹⁸ Fabio Metitieri, spécialiste de la communication par le web, fut l'auteur d'un pamphlet agressif contre le public des *blogs*, des pseudo-journalistes *bloggeurs* italiens et contre le web 2.0 qui aurait existé auparavant mais accumulerait les tendances les plus néfastes de la toile à inonder le *cyberspace* de rumeurs inutiles au lieu de favoriser les contenus scientifiques et la diffusion de nouvelles soumises à un processus critique professionnel. (Fabio Metitieri: *Il grande inganno del web 2.0*, Bari, 2009, p.21).

employé l'expression "exploiter l'intelligence collective" pour désigner ce phénomène ». ¹⁹

De telles considérations obligent à questionner les mutations dues à l'arrivée de nouvelles pratiques dérivées de l'utilisation de nouvelles technologies appartenant à un web de deuxième génération également en histoire. L'architecture hypertextuelle stable qui avait caractérisée le web des sciences humaines et sociales jusque là se transforme et fait place à de nouvelles architectures qui privilégient la communication et la mutation des rôles entre qui écrit et qui lit. Ces nouvelles architectures du web répondent à de nouveaux besoins de participation aux activités sociales du web dans des plates-formes qui permettent de partager des informations multi-médiales et d'interagir en créant des contenus. En histoire, cela signifie que quiconque peut ainsi construire ses propres discours historiques.

Tim O'Reilly qualifiait de "user generated content" à travers le *browser* la plus grande nouveauté du web 2.0 Or, déjà avec la naissance de *Wikipedia* en 2001, on assistait à un phénomène planétaire d'ajout de contenus directement par les navigateurs du web eux-mêmes. Le co-fondateur de *Wikipedia* Jimmy Wales affirmait : « *une personne écrit quelque chose, une autre le perfectionne et ainsi Wikipédia ne cesse de s'améliorer, avec le temps.* » ²⁰ L'encyclopédie libre a permis l'intégration d'un grand nombre de lecteurs, aussi collaborateurs et aussi auteurs, souvent anonymes. La *Wikipedia* a ouvert le web et l'information à ceux qui, depuis sa création, pouvaient accéder à ses contenus et ses pages fixes. La *Wikipedia* a permis la diffusion d'un esprit positif pour une collaboration utile et sensée pour produire une forme d'intelligence "collective" allant au-delà de la simple "lecture" collective des contenus d'un web hypertextuel principalement statique. Jusque là, les sites web avaient offert une possibilité indirecte de contacter les auteurs en usant du courrier électronique, une forme de "poste des lecteurs" qui avait été utilisée également dans les sites à caractère historiographique. Avec le système wiki, pas besoin d'informer le webmaster, on agit directement sur le texte après l'avoir lu. La lecture devient active et participative grâce au web 2.0

Marin Dacos pose le problème d'une « *Cyberinfrastructure* » qui devient nécessaire au coeur même de la discipline historique 2.0 pour permettre ce qu'il appelle le « *partage des sources* », pour que tout le monde puisse y accéder, ²¹ ou également le partage d'outils 2.0 pour créer et maintenir de nouveaux réseaux de recherche selon Gino Roncaglia. ²² De fait, le web 2.0, dans sa conception, c'est aussi, selon nous, la possibilité de

19 Tim O'Reilly définit comme suit les caractéristiques des compagnies commerciales qui adoptent les principes du Web 2.0 ("Core competencies of Web 2.0 companies"): "*Services, not packaged software, with cost-effective scalability; Control over unique, hard-to-recreate data sources that get richer as more people use them; Trusting business models*". (Voir de Tim O'Reilly: *What Is Web 2.0 Design Patterns and Business users as co-developers*, in *O'Reilly*, 30th September 2005, URL: [<http://oreilly.com/pub/a/web2/archive/what-is-web-20.html?page=1>]).

²⁰ « Un appel de Jimmy Wales, co-fondateur de Wikipédia », URL: [<http://wikimediafoundation.org/wiki/AppealCH/fr>].

²¹ Le portail des sources primaires de l'histoire de l'Europe, *European History Primary Sources – EHPS*, URL: [<http://primary-sources.eu.eu/>], se pose le problème de l'accès aux sources numériques de type 2.0 usant d'un environnement technologique 2.0

²² Marin Dacos : *Histoire 2.0 Vers une Cyberinfrastructure au cœur de la discipline historique*, et Gino Roncaglia qui a lui insisté sur les nouveaux outils de type 2.0 pour la recherche : *Web 2.0 and the future of research : new tools for research networks*, dans *L'histoire contemporaine à l'ère digitale*, Luxembourg, 15 et 16 octobre 2009, URL : [<http://www.digitalhumanities.lu/>]. Les interventions seront publiées par Peter Lang en 2011.

collaborer à la construction même des programmes -la philosophie diffuse de l'*Open Source*- utiles en histoire ou dans les matières humanistes si l'on pense à Zotero et Omeka.²³ C'est également l'idée des *Open Archives* et de toutes les créations de bibliothèques numériques utiles au partage des connaissances, des informations et de la documentation –les sources primaires en histoire- qui permettent, souvent dans des domaines spécifiques des matières humanistes, de diffuser une connaissance qui ne possède pas toujours un pédigrée académique. Les espaces ouverts qui permettent l'UGC sont ainsi la principale caractéristique du web 2.0 au delà de ses aspects spécifiquement techniques. Les dominer ou en faire bon usage, est une nécessité pour l'historien numérique.

Le Web 2.0 c'est aussi de la technologie basée sur ce que l'on appelle des *Rich Internet Application* (RIA) qui usent du langage AJAX (*Asynchronous Java Script* combiné à l'*XML*), et qui a produit des *social networks* (programmes qui suscitent les « réseaux sociaux » et qui permettent la participation des collectivités); c'est la généralisation, dans des sites historiques, du principe des recommandations en vogue dans les portails d'e-commerce comme *Amazon*. Ils soulignent aujourd'hui la transition vers l'aspect plus spécifiquement "sémantique" du web ("si vous avez aimé ceci, vous aurez sans doute intérêt à découvrir cela");²⁴ l'apparition de l'écriture des weblogs ou Blogs,²⁵ qui superposent et stratifient chronologiquement les nouvelles informations; l'utilisation des *Podcasts*,²⁶ (une forme de programme audio qui s'intègre dans des lecteurs de formats MP3 ou directement dans les sites web); la participation à l'indexation des données du web avec des mots clefs -les «Tags»- fournis par chacun, etc.. Du point de vue technologique, le web 2.0 se sert des *Service Oriented Architecture* (SOA), des fils RSS qui annoncent les nouveautés des sites, du *mash-up* (fusion de différentes applications) et des applications intégrées à d'autres applications comme les *widgets* ou les *applets*.²⁷ Ces caractéristiques techniques du web 2.0 sont surtout celles qui favorisent une conception sociale et partagée de l'activité de chacun dans la toile au travers des écrans et donc du «browser».

Une institution culturelle comme la bibliothèque a elle aussi été impliquée dans les mutations du web 2.0 Son centre névralgique depuis la diffusion du numérique au début des années '80, est certainement son catalogue (OPAC).²⁸ Depuis la naissance du web 2.0

23 Sur Zotero consulter en italien de di Roy Rosenzweig: "Zotero. Fare ricerca nell'età digitale", dans *Contemporanea*, 4, 2007, pp.739-744. "Omeka is a free and open source collections based web-based publishing platform for scholars, librarians, archivists, museum professionals, educators, and cultural enthusiasts. [...] It brings Web 2.0 technologies and approaches to academic and cultural websites to foster user interaction and participation...." *Omeka*, URL: [http://omeka.org/].

24 Dans le site britannique *British History Online*, les lecteurs sont invités à commenter leur travail avec les sources primaires numérisées, URL: [http://www.british-history.ac.uk/journal.aspx?task=1].

25 Paul Bertrand: *Les blogs et l'écriture de l'histoire* dans *Memoria e Ricerca Online*, URL: [http://www.fondazioneecasadoriani.it/modules.php?name=MR&op=body&id=443].

26 Enrica Salvatori : *Hardcore history: ovvero la storia in podcast*, dans *Memoria e Ricerca*, 30, 2009, pp.191-.

27 Fabio Ciotti et Gino Roncaglia: *Il mondo digitale. Introduzione ai nuovi media*, 12° edizione, Bari, 2008.

28 Karen Calhoun: *The Changing Nature of the Catalog and its Integration with Other Discovery Tools*, mars 2006, rapport préparé pour le compte de la Bibliothèque du Congrès à Washington, URL : [http://www.loc.gov/catdir/calhoun-report-final.pdf]. Voir les recommandations sémantiques de type web 2.0 orientées pour favoriser les découvertes des utilisateurs dans les catalogues à propos des expériences de l'université de Karlsruhe : Michael Mönnich et Marcus Spiering "Adding Value to the Library Catalog by Implementing a Recommendation System", in *D-Lib Magazine*, Mai/Juin 2008, Vol.14, n.5/6, URL:

et la participation des utilisateurs aux réseaux sociaux, comment faire pour les garder dans le site web et le catalogue? Les bibliothèques sensibles aux relations avec leurs usagers, répondent ainsi qu'il faut aller les chercher là où ils se trouvent : dans les «réseaux sociaux». Les grandes bibliothèques académiques américaines ont ainsi élu *Facebook* comme plate-forme de distribution de leurs informations et d'accès à leur OPAC. La présence des catalogues de bibliothèques dans les réseaux est une des réponses aux mutations de la toile, mais elle ne suffit pas. L'impact du web 2.0 sur les internautes a été tel, qu'il a fallu développer de «nouveaux catalogues» qui offrent également les techniques de participation et d'affinement sémantique. Si l'on prend l'exemple d'*Encore* de la firme américaine *Innovative*,²⁹ on se retrouve dans un environnement de recherche proche d'*Amazon* et de *Google* et l'on a fait sauter les paramètres descriptifs des formats bibliographiques. De fait, on procède à des demandes comme avec *Google* et les réponses d'*Encore*, à partir des contenus de la base de données bibliographique, sont flanquées des *nuages de mots clefs* que connaissent bien les utilisateurs du web 2.0³⁰

Les utilisateurs de la toile, même ceux qui appartiennent à une discipline comme l'histoire, participent aux contenus des sites –*Facebook* est seulement un réseau social de succès- en fonction de leurs capacités et de leurs connaissances et souvent aussi, de leurs intérêts. Selon de tels principes techniques, sociaux et communicatifs, l'utilisateur final enrichit le site web et ses contenus et fait corps avec l'application elle-même. Si le double *click* pour obtenir l'information recherchée était, sans doute, le propre du Web 1.0, aujourd'hui, on ne se laisse plus seulement conduire au gré des liens hypertextuels pour effectuer un parcours de lecture, mais on y ajoute du «sens». C'est aussi ce que font les «adds» -ou placards publicitaires- par rapport à ce qui est visualisé dans un site comme *Google*. Même Gmail traite les mots des messages de poste électronique pour proposer des publicités «utiles», -ce que Google appelle *add-sense*- des messages publicitaires développés avec finesse par *Amazon*. Certes, nous sommes dans le domaine de l'e-commerce mais ce sont certainement les compagnies multinationales américaines qui, le plus, ont permis d'affiner les recherches sémantiques «latérales» et basent leur profit essentiellement sur les formes nouvelles de publicité ciblée.

Dans le domaine de l'histoire, de telles possibilités de compléter une recherche de documentation existent aussi en rebondissant d'un site à l'autre de manière téléguidée. Si vous cherchez dans l'*Oxford Dictionary of National Biography*, le philosophe du 17^e siècle «John Locke»,³¹ on vous offrira d'enrichir votre recherche en-dehors de l'ODNB et, dans le cas de Locke, on vous orientera vers le site de la *National Portrait Gallery*, le *National Register of Archives* et la *Royal Historical Society bibliography*. Le navigateur visualise ainsi un portrait de Locke dans la *National Gallery*³² ou consulte des documents d'archives

[<http://www.dlib.org/dlib/may08/monnich/05monnich.html>].

²⁹ *Encore transforms the way people connect with their library*, URL: [<http://encoreforlibraries.com/>].

³⁰ Les «nuages de mots clefs» («*cloud tagging*») aurait été utilisé pour la première fois dans *Flickr* en 2004. C'est aujourd'hui un instrument commun d'amélioration et de précision des résultats des recherches et surtout dans les OPAC de génération 2.0 des bibliothèques. (*Tag Cloud*, in *en.Wikipedia*, URL: [http://en.wikipedia.org/wiki/Tag_cloud], et «Nuage de mots clefs» dans *fr.Wikipedia*, [http://fr.wikipedia.org/wiki/Nuage_de_mots_clefs], 16 novembre 2009.

³¹ J. R. Milton, «Locke, John (1632–1704),» in *Oxford Dictionary of National Biography*, ed. H. C. G. Matthew and Brian Harrison (Oxford, 2004); online ed., ed. Lawrence Goldman, URL: [<http://0-www.oxforddnb.com.biblio.eui.eu/view/article/16885>].

³² Locke, John (1632-1704), philosophe, dans la *National Portrait Gallery*, URL: [<http://www.npg.org.uk/collections/search/person.php?LinkID=mp02773>].

en Grande-Bretagne pour compléter ses informations.³³

Nous assistons donc aujourd'hui à la combinaison du web sémantique et des réseaux sociaux, les sites plates-formes de nouvelles compagnies nées entre 2004 et 2005 qui construisent des « savoirs collectifs ». ³⁴ Le filtrage collaboratif dans les réseaux sociaux permet de réunir des utilisateurs “similaires” dans des plates-formes collectives et d'améliorer les contenus. Citons sans vouloir entrer ici dans le détail de leur fonctionnement, quelques réseaux sociaux qui servent également les historiens comme *Flickr*, *Del.icio.us*, *Facebook*, *YouTube* et *Twitter*. La participation des internautes au contenu de ces sites ne dépend plus du courriel électronique mais plutôt de contacts directs à travers le “browser”, d'insertion de documents multimédias, de textes, de commentaires, de formes d'indexation dans des sites qui sont avant tout dynamiques: leur mise à jour continue est interactive -les utilisateurs commentent et placent de nouveaux contenus- face à la staticité qui était celle des sites de type 1.0..

Les acteurs du web –même historiens- ne consomment plus seulement passivement la toile mais ils participent activement. Les internautes s'impliquent et proposent des services, des contenus, des mots-clés (tags), des commentaires, des signets, des images, des vidéos, etc.. On ne surfe plus seulement mais on agit. Le passage des pages HTML complexes et des feuilles de style, même au langage XML, a été encore révolutionné par l'introduction d'une technologie toujours plus proche des internautes. Les nouveaux outils sont simples à manier comme le sont les Blogs qui donnent l'impression, à quiconque, de devenir protagoniste de la toile et d'être entendu et lu. En outre, « l'ensemble de ces services web 2.0 – dont *Wikipedia* – ne sont pas simplement liés à l'apparition de nouvelles technologies mais s'inscrivent dans une évolution culturelle fondamentale qui encourage l'explicitation des savoirs de chacun et favorise le développement de l'intelligence collective. Dans un monde incertain, le savoir se démocratise et naissent des formes hybrides qui relèguent la traditionnelle distinction entre savoirs savants et savoirs profanes ». ³⁵

Si l'on voulait paraphraser la division établies par Marshall McLuhan entre différents types de médias –ce qu'il appelle médias froids et chauds par rapport à leur impact sur les « sens » de chacun- l'on pourrait certainement parler d'une transition entre des médias qui demandent une « petite » participation des usagers/navigateurs -se laisser porter au gré des liens sémantiques et fonctionnels dans un site web-, à un media plus ouvert, qui requière une participation active et constructive, non seulement des navigateurs, mais aussi des techniciens du web capables de modifier, transformer, améliorer la structure technologique des plates-formes sociales qui caractérisent le web 2.0 McLuhan distingue deux types de médias. La télévision, qui fabrique l'univers passif des téléspectateurs, offre peu de possibilités d'interaction (allumer ou éteindre la TV, envoyer un SMS, téléphoner, etc..), est un médium « rassurant » ; il est susceptible de confectionner un message à sens unique. Au contraire, le web 2.0 offre des services et des sites web interactifs et stimule des pratiques qui abandonnent non seulement la rassurante structure linéaire de l'écriture

³³ Locke, John (1632-1704), philosophe, dans le *National Register of Archives*, URL: [http://www.nationalarchives.gov.uk/nra/searches/subjectView.asp?ID=P17725]

³⁴ Josef Kolbitsch et Hermann Maurer: « *The transformation of the web: how emerging communities shape the information we consume* », in *Journal of Universal Computer Science*, 2, 2006, pp.187-213, URL: [http://www.jucs.org/jucs_12_2/the_transformation_of_the/jucs_12_02_0187_0214_kolbitsch.pdf].

³⁵ Laure Endrizzi: *La communauté comme auteur et éditeur : l'exemple de. Journée d'études des URFIST 31 janvier 2007, Paris*, URL :

[http://edutice.archives-ouvertes.fr/docs/00/18/48/88/PDF/urfist0107_endrizzi_contrib.pdf], p.11.

des livres traditionnels (déjà le web 1.0 l'avait délaissée au profit de l'hypertexte), mais s'interpose entre la construction technologique –le site, le programme- et la construction culturelle, le contenu, comme un objet non terminé, en continuelle transformation et sans un auteur précis à qui se référer.³⁶ Le web 2.0 est, de ce point de vue, un médium interlocuteur qui questionne son usager, et qui acquiert son sens grâce à la transformation continue –« tout coule et rien ne reste » disaient les présocratiques-. Il s'enrichit grâce aux activités sociales que le computer et le web engendrent dans le village global.

Quels seraient les avantages et les désavantages du Web 2.0, si l'on admet, bien entendu, que ces nouvelles formes de l'écriture collective au travers des technologies à la portée de tous, aient permis de transformer non seulement les contenus du web, mais également la manière dont ce nouveau médium est aujourd'hui utilisé par les internautes membres d'une discipline comme l'histoire ?

Dan Cohen, historien "digital" est aujourd'hui le directeur du *Center for History and New Media* de la *George Mason University*, l'une des institutions universitaires à la pointe de l'innovation dans le domaine de l'histoire numérique 2.0 Cohen se demande comment "maximiser" les avantages du web et minimiser ses défauts pour obtenir ainsi "the best forms of online history ?"

Quel seraient les avantages du web 2.0 selon Cohen ? Tout d'abord le web met en communication "créative" plusieurs « webactors » indépendamment du lieu où ils se trouvent permettant ainsi une communication synchronisée et non-synchronisée entre eux. La toile est avant tout le lieu par excellence d'une collaboration facilitée entre chercheurs et entre étudiants et professeurs. La toile offre l'accumulation d'informations, de compétences, de connaissances, suite à l'action des internautes qui en développent les contenus dans le processus appelé *User Generated Content*. Le web c'est –et l'on découvre certes là une des préoccupations essentielles de l'historien-, la possibilité de charger dans des serveurs et de transmettre partout, et à quiconque, des quantités très importantes de documents et de sources primaires. L'information est aujourd'hui codifiée collectivement grâce au travail des internautes si l'on pense à *Delicious* ou à *LibraryThing*, aux sites qui demandent à leurs lecteurs de confirmer, compléter, indexer les connaissances offertes. Le web permet d'éliminer les barrières élevées par les publications académiques de type traditionnel, en facilitant la traduction des contenus, leur révision constante et mise à jour continue. Ajoutons à ces considérations de Cohen, que le web 2.0 offre des programmes ouverts à une pluralité d'autres solutions technologiques qui permettent de mieux interagir avec les contenus numériques directement dans le *browser* comme c'est le cas de *Zotero* développé justement par le CHNM en Virginie.

Il y a toutefois aussi de nombreux désavantages et des problèmes critiques posés par le web en général qui se multiplient certes à l'ère du web 2.0 Depuis sa création, le web souffre d'instabilité et de précarité de l'information numérique et de rapide obsolescence des technologies. Cette précarité touche non seulement la recherche de sites en ligne, mais, surtout -et l'historien est certes plus sensible à cela-, elle multiplie aussi la difficulté de conserver les données numériques pour permettre de futures confrontations avec les mêmes sources, une des préoccupations mentionnées au point précédent.³⁷ De plus, des textes d'histoire facilement lisibles avec le computer, restent difficiles à présenter face aux

36 Marshall MacLuhan: *Understanding Media: The Extensions of Man*, New-York, 1964.

³⁷ Stefano Vitali: *Passato Digitale. Le fonti dello storico nell'era del computer*, Milano, 2004 et Isabella Zanni Rosiello: *A proposito di web e del mestiere di storico*, dans *Contemporanea*, 4, 2005, pp.743-755.

formes traditionnelles de publication et de diffusion des textes. Umberto Eco nous rappelle que « *le livre de papier est autonome, alors que l'e-book est un outil dépendant, ne serait-ce que de l'électricité.* »³⁸

Enfin, toujours selon Cohen, dans le Web 2.0, on est confronté à une énorme difficulté, celle de discerner entre les « déchets » et l'information de type scientifique, distinguer « *the good from the bad* ». Cette réflexion déjà largement présente dès la naissance du web, est cependant accentuée devant un tel phénomène global de perte d'authenticité dans le cadre des applications du web 2.0, de la décentralisation plus forte encore de "l'autorité", et de la fragmentation ultérieure de la notion d'auteur. Certes, discriminer entre information de valeur et information à écarter, était déjà le propre du web statique de 1993 à 2001.

Wikipedia, encyclopédie ouverte et collective de type 2.0

L'historien américain Roy Rosenzweig s'était interrogé sur la présence dans le réseau, d'une histoire dont l'écriture aurait été « libre et ouverte ».³⁹ Il ne pensait certes pas à MacLuhan et à sa typologie des médias pour parler du web, mais il affrontait les problèmes méthodologiques, extrêmement sensibles pour le métier d'historien, que la *Wikipedia* –le médium incomplet par définition, instable et inexistant sans la participation de ses lecteurs- avait posé aux historiens académiques et à leur individualisme, confronté aux formes d'écriture collective, interactives et dépendantes entièrement des utilisateurs ; interoperables dirait-on aujourd'hui.⁴⁰

Wikipedia est donc une encyclopédie collective et ouverte qui anticipe les concepts du web 2.0 Elle a bénéficié de beaucoup d'attention ces dernières années à cause des

38 « *Robinson Crusoe sur son île aurait eu de quoi lire pendant trente ans avec une bible de Gutenberg. Si elle avait été numérisée dans un e-book, il en aurait profité pendant les trois heures d'autonomie de sa batterie* », dans: *Entretien de Catherine Portevin avec Umberto Eco, Le livre est une invention aussi indépassable que la roue ou le marteau*, dans *Telerama.fr*, n.3117, [<http://www.telerama.fr/livre/umberto-eco-internet-encourage-la-lecture-de-livres-parce-qu-il-augmente-la-curiosite.47983.php>]. Voir aussi Jean-Claude Carrière et entretiens menés par Jean-Philippe de Tonnac avec Umberto Eco: *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Paris: 2009 et de Umberto Eco: *Vertige de la liste*, Paris, 2009.

39 Roy Rosenzweig: « *Can History be Open Source? Wikipedia and the Future of the Past* », dans *The Journal of American History*, 1, 2006, pp.117-146 et disponible à présent dans le dossier du Center for History and New Media (CHNM) « *Essays on History and New Media* », URL: [<http://chnm.gmu.edu/essays-on-history-new-media/essays/?essayid=42>].

40 Rosenzweig a comparé la présence d'histoire « américaine » surtout au travers des notices biographiques, entre *Wikipedia*, la *American National Biography Online* et l'encyclopédie *Encarta*. « *Abraham Lincoln fournit une autre étude de cas intéressante. Les articles de l'ANBO (11 000 mots) et de Wikipedia (7.650 mots) évitent les erreurs factuelles et présentent correctement l'ensemble des épisodes marquants de la vie de Lincoln. Un lecteur historien préférera sans aucun doute la version de l'ANBO écrite par James McPherson, un historien réputé, spécialiste de la Guerre de Sécession. Ce choix tient à la meilleure prise en compte des apports majeurs de l'historiographie récente et à une écriture de meilleure qualité. L'histoire de Wikipedia met l'accent sur une approche factuelle, comme si l'accumulation de détails événementiels pouvait garantir une plus grande objectivité. Il en résulte parfois une avalanche de détails étonnants, amusants ou bizarres....* » in Bernard Cros, Louis Capedebosq, Daniel Letouzay, Vincent Méry, Michel Lévêque, Anne Boucker: « *Internet en débats : Les historiens et Wikipedia. Can History be Open Source? Wikipedia and the Future of the Past* » Roy Rosenzweig (CHNM - Université George Mason) », dans *Historiens & Géographes*, 396-397, 2007, URL: [<http://clioweb.free.fr/debats/wikirr.pdf>]. Voir de Daniel Letouzay: « *Roy Rosenzweig (1950-2007)* », dans *Clioweb*, URL: [<http://clioweb.free.fr/debats/roy.htm>].

développements exponentiels de ses contenus. Wikipedia n'est pas sans risques pour ses lecteurs, mais on a appris également à approfondir les bénéfices que l'on peut retirer de cette entreprise: elle attire lecteurs et collaborateurs et propose, dans un contexte non commercial, une écriture «collective» lorsque les bibliothèques numériques privilégient, le plus souvent, l'accès payant aux contenus. Mon propos ici, ne sera pas de revenir sur l'histoire récente des développements de Wikipedia, ni de mesurer son possible apport à la connaissance de l'histoire, mais, plutôt, d'analyser en quoi cet instrument, et les technologies interactives qu'il déploie, pourraient être utilisés dans un contexte toujours plus fiable, si les historiens académiques décidaient « de jouer le jeu » du numérique 2.0

Un usage acritique de *Wikipedia* est, en tout cas, en porte-à-faux par rapport aux avertissements de ses créateurs qui soulignent que leur encyclopédie libre recèle peu de contenus de type «académique», ou qui prêtent à des interprétations nouvelles, ou à des propositions scientifiques originales. Comme le note Rosenzweig, la connaissance critique de l'historiographie est certainement meilleure dans les notices biographiques de l'*American National Biography Online* que dans Wikipedia. Toutefois, il est certain que les contenus d'histoire de Wikipedia dépendent de ceux qui les étoffent, de ceux qui offrent leurs savoirs et leurs connaissances sans la marque d'autorité que peut représenter la signature d'un article. Partir de cette affirmation presque tautologique, de ce qu'est la Wikipedia, permet de penser à l'existence parallèle, de degrés divers d'approfondissement de l'écriture « wikipédienne » soumise à la structure graphique et textuelle commune aux articles et au langage « objectivant » qui la caractérise. Ce processus de « wikification » des articles est à la fois un possible exercice pédagogique, mais il est aussi une forme de discipline de l'écriture de l'histoire au sein de la *Wikipedia*.

Un rapport didactique entre élèves et professeurs présuppose des degrés divers d'intelligence collective si l'on veut suivre les travaux de Pierre Lévy dans ce domaine.⁴¹ Il s'agirait, avec la *Wikipedia* d'histoire, de favoriser des formes de « collectivisme sélectif? », entre professeurs et élèves, qui permettraient de reconnaître les savoirs et les compétences distribués à l'intérieur du collectif lui-même. Ils se répercuteraient ainsi positivement, sur l'organisation des savoirs à l'intérieur de la *Wikipedia*, et au profit de la collectivité. La relation didactique entre professeurs et étudiants permet de créer des textes historiques, proposer des sources, veiller à la correction de leurs contenus, étoffer les références à une connaissance approfondie nécessaire au-delà de l'encyclopédie (sources et références bibliographiques qui caractérisent les entrées sérieuses de *Wikipedia*), développer les projets parallèles Wiki come *Commons*, *wikispecies*, *wikiversity*, *wikiquote*, *wikisource* etc..

Enfin, au de là de l'exercice d'écriture, de la structuration des thèmes abordés, de l'encadrement des matières et de l'entreprise heuristique que cette activité d'écriture dans Wikipedia présuppose pour chaque article, il faudra, en outre, chercher à développer intelligemment les potentialités offertes par l'hypertexte. La capacité de construire, de manière volontaire, les rapports sémantiques à travers l'usage raisonné des liens hypertextuel, entre les contenus de la *wikipedia*, permettrait un maniement signifiant, et en profondeur, de l'encyclopédie. Ce qui apparaît souvent à chaque page, c'est la présence de liens tautologiques, ou qui ne permettent nullement des approfondissements, mais seulement des autocitations, en dehors du contexte, d'autres entrées de Wikipedia, sans aucune relation avec le thème abordé. De fait, même explicatifs, les liens à la wikipedia

41 Pierre Lévy: *Qu'est-ce que le virtuel ?*, Paris, 1995.

elle-même ne suffisent pas. Il faut aussi se servir du reste de la toile et justifier le choix des liens. L'historien qui se prêterait à une telle entreprise, participerait ainsi du principe de responsabilité signifiante que présuppose la création de liens internes et externes. L'écriture wikipédienne permet l'enseignement raisonné d'un savoir plus général -et propre au web- lié à la pertinence de tels liens. Le langage qualifie ainsi l'histoire numérique en tant que telle, dans un cadre collectif de Web 2.0 La construction d'une architecture hypertextuelle dans des sites typiques du web 2.0, et à plusieurs mains, se développe ainsi dans trois espaces à contrôler individuellement et collectivement: la construction de l'espace logique (la structure formelle d'un article de la wiki et de ses liens), celle de l'espace visible (le contenu historiographique de l'entrée, la *wikification*) et enfin, celui de l'espace agi, qui permet au lecteur, le contrôle chronologique des changements et des versions, favorise la discussion, suggère des corrections positives, use de toutes les activités interactives wikipédiennes, et sont le propre, des conceptions plus récentes du Web 2.0 Enfin, un autre élément de la wiki, est sa capacité illimitée d'affronter des articles de détail dans un cadre riche de différences culturelles et linguistiques et de préservation de ces différences, face au phénomène général de la globalisation des cultures, celle d'une Wikipedia conçue comme un réseau social distribué dans toute la toile et dans toutes les langues.⁴²

Nicola Labanca, spécialiste du colonialisme italien, a effectué un compte-rendu critique de tous les articles sur ce thème dans Wikipedia.it, sans penser en entreprendre, ensuite, la correction, au bénéfice de tous ceux qui continueront à lire de tels articles.⁴³ Labanca se pose les questions fondamentales à propos des articles coloniaux italiens: qu'est-ce que nous lisons ? Qui écrit ? (Les "experts" ne sont pas aussi facilement identifiables que dans les sources qu'on utilise traditionnellement pour la recherche historique). Pour qui a-t-on écrit ? (Le niveau de l'écriture). Quand a-t-on écrit ? (Cette dernière question ne traite pas seulement la date de la conception de l'article et de ses modifications, mais le rapport avec le "temps" de l'historiographie ou, mieux, la capacité d'adhérer aux travaux les plus récents des historiens et d'en rendre compte pour construire une entrée dans *Wikipedia*. Il faut certes évaluer les contenus de certaines entrées de Wikipedia à la lumière d'autres instruments dans la toile, et de références à l'écrit et à l'historiographie traditionnelle, en connaissance de cause.

Ainsi, Roberto Balzani, spécialiste de la naissance de l'Etat national italien, le *Risorgimento*,⁴⁴ se pose également en opposition au travail de l'historien numérique et « en dehors » de la Wikipedia et la soumet à une critique « externe », seulement fonction de ses

42 Il a été dit qu'« une entreprise pleinement collaborative et ouverte comme Wikipedia peut aussi plus facilement tenir compte des sensibilités propres à des groupes peu représentés dans la culture dominante et éviter les biais les plus subtils et les plus inconscients. » Christian Vandendorpe: "Le phénomène Wikipedia: une utopie en marche ", dans *Le Débat*, 148, 2008, pp. 17-30,

URL: [<http://www.lettres.uottawa.ca/vanden/wikipedia.html>]

43 Nicola Labanca: *Impero coloniale italiano*, URL: [http://it.wikipedia.org/wiki/Impero_coloniale_italiano], in *Il mestiere di Storico, Annale VIII della SISSCO*, 2007, pp.509-512, URL:

[http://www.sissco.it/fileadmin/user_upload/Pubblicazioni/annali/annale8/risorse-digitali.pdf].

⁴⁴ Roberto Balzani: "*Risorgimento*, url: <http://it.wikipedia.org/wiki/Risorgimento> / Autori: Wikipedia. L'enciclopedia libera / Data realizzazione: non indicata / Data ultimo aggiornamento: 28 giugno 2008 / Enti proponenti: Wikimedia Foundation / Tecnologia: MediaWiki / Ente ospitante: Wikipedia / Accesso: libero / Ultimo accesso: 28 giugno 2008.", in *Il mestiere di Storico, Annale IX della SISSCO*, 2008, pp.123-124, URL:

[http://www.sissco.it/fileadmin/user_upload/Pubblicazioni/annali/annale9/risorse_digitali.pdf].

propres connaissances des oeuvres encyclopédiques imprimées traditionnelles. Balzani recherche une structure, des coordinateurs, des auteurs identifiés. Mais, le nom de l'auteur ne suffirait pas dans la Wikipedia. Il faudrait aussi démontrer un pédigrée universitaire qui, seul, légitimerait d'écrire à propos d'un sujet dont on serait spécialiste parce qu'universitaire reconnu. On obtient ainsi un dialogue de sourd, entre qui est le dépositaire de la connaissance académique, et cette nouvelle forme «d'intelligence collective» qui contribue à étoffer les contenus de Wikipedia. *“Ogni grande tema –écrit encore Balzani- dovrebbe essere elaborato – in un'enciclopedia che si rispetti – in base a un «albero» di lemmi: quelli principali dovrebbero rinviare ai secondari, e taluni termini figurare come «fulcri d'organizzazione», come una specie di snodi per idee e concetti approfonditi altrove. Ora, in Wikipedia questa struttura è totalmente sommersa dall'ipertrofica crescita di lemmi «sparsi», irrobustitisi allo stato brado e connessi ad altri in virtù del semplice cerca/trova testuale.”* Une telle critique valable sur le plan formel, est bien évidemment externe à la Wikipedia elle-même. Elena Sodini, dans son étude comparée des Wikipedia italiennes et françaises, relevait un point important de la structure de l'encyclopédie en ligne: les entrées d'histoire, dans l'encyclopédie ouverte française, étaient souvent structurées à l'intérieur de portails spécifiques qui étaient maintenus et organisés, par des groupes de recherche liés à des universités. La Wikipedia italienne elle, offrait un retard encore important, en 2007, l'année de cette analyse, sur cette prise en charge, de la part des « scientifiques », des contenus de Wikipedia.⁴⁵ Les critiques de Labanca et Balzani, parmi les meilleurs historiens du contemporain en Italie, démontrent l'incapacité des spécialistes académiques de se poser en coordinateur d'activités qui touchent le grand public, à franchir le rubicond, devenant aussi des historiens numériques, capable de comprendre, outre ses mécanismes techniques participatifs, les raisons particulières de la Wikipedia, qui vise à améliorer les connaissances historiques d'un grand nombre de lecteurs de lecteurs qui pourraient bénéficier grandement de la connaissance des spécialistes.

Beaucoup d'historiens académiques se posent ainsi en contradiction avec les règles de communication du medium internet qui, dans sa mouture 2.0, présuppose que le message prenne parfois un sens de l'activité collective. On ne peut deux médias différents, l'encyclopédie traditionnelle et l'encyclopédie participative, si l'on ne saisit pas les différences, les contextes et les finalités de chacune. *«Che dire, infine, delle voci sugli eventi, ajoutait Balzani ? Wikipedia non fa nulla più di un manuale scolastico, arricchito al massimo da qualche aneddoto.”*⁴⁶ Et toutefois, son succès est tel, qu'il faudra apprendre à corriger au profit des plus jeunes générations, et ne plus se contenter d'écrire des manuels scolaires qui n'ont jamais -et de très loin- conquis les publics d'écoliers, de lycéens et d'universitaires qui consultent aujourd'hui systématiquement la Wikipedia. Vu que l'historien est aussi au service culturel de la société, et que son rôle est celui d'améliorer la connaissance critique collective du passé, pourquoi se limiter à rester muet, et ne pas se servir de l'instrument de diffusion de masse pour diffuser une histoire contagieuse, une discussion active et participée et adopter les principes de l'histoire numérique 2.0 et, de manière plus générale, ceux de la « public history » ?

Il faut interpréter à la lettre les buts de Wikipedia. Rosenzweig en était en tout cas conscient, quand il envisageait quatre types d'urgences face aux contenus de la toile : celle de former les étudiants à un usage pertinent des moteurs de recherche ; celle de renforcer la

45 Elena Sodini: “Da Diderot a Wikipedia”, dans *Memoria e Ricerca*, 26, 2007, pp.169-188.

46 Roberto Balzani: “*Risorgimento*”, op. cit..

formation de l'esprit critique ; celle de développer les accès gratuits aux sources de qualité ; et enfin, celle de ne pas hésiter à corriger, ou à étoffer, des articles d'histoire de Wikipedia.⁴⁷ En outre, le domaine de l'*e-learning/e-teaching*, l'interaction entre étudiants et enseignants, est certainement rendu plus efficace grâce aux applications qui, comme la Wikipedia, permettent aux utilisateurs de compléter les contenus, offrant de nouvelles possibilités didactiques, sous la direction des éducateurs.

Une des activités plus significatives du web 2.0 proposées en Italie et en France est, ainsi, l'utilisation de la Wikipedia comme endroit d'expérience didactique positive: étudiants et chercheurs complètent des entrées individuelles ou décident de s'emparer d'un champ entier, sous la direction des professeurs, et d'améliorer l'existant, ou de créer de nouvelles catégories, souvent à l'intérieur de sous-portails thématiques. De telles activités, liées également aux connaissances scientifiques spécifiques et très sectorielles des participants et de leurs tuteurs, permettent de "suivre" régulièrement les entrées et de les maintenir à un bon niveau scientifique. Pour citer un seul exemple de ces possibilités, prenons l'entrée "Nicola Bombacci" dans la Wikipedia italienne.⁴⁸ Bombacci, secrétaire du parti socialiste italien en 1919, en pleine crise de l'Etat libéral dans l'après-guerre, fut un des fondateurs du parti communiste italien malgré son amitié de longue date du Mussolini socialiste d'avant la première guerre. Il passera au fascisme social dans les années '30 et périra en 1945 avec Mussolini qu'il avait rejoint à Salò. J'ai personnellement consacré à Bombacci ma thèse de doctorat et plusieurs publications.⁴⁹ Ce domaine limité et précis de la crise de la démocratie italienne dans l'après-première guerre et durant le fascisme a suscité, depuis, l'intérêt de jeunes étudiants qui m'ont contacté à ce propos. Un d'entre eux, Steven Forti, a accompli un mémoire à l'Université de Bologne sur Bombacci.⁵⁰ Suite à nos entretiens, et après la naissance de *Wikipedia*, je lui ai suggéré de prendre en main et de contrôler le contenu de la biographie de Bombacci, qui était déjà disponible, mais très mal rédigée. Forti a repris à son compte les mises à jour et est entré en discussion avec un certain nombre d'auteurs qui, suite à sa connaissance approfondie du sujet, ont, après de petites *guerres de changements*, battus en retraite et laissé le champ libre au "spécialiste".

Cet exemple montre en quoi la participation aux contenus, et l'interaction avec les internautes, deux des spécificités du web 2.0, ont permis de développer un enseignement de type technique (l'usage approfondi des potentialités et des modalités d'élaboration des contenus de *Wikipedia*), mais a aussi offert, à la communauté des internautes, dans le domaine de compétence qui était le nôtre, de nouveaux contenus qui qualifient l'encyclopédie universelle partagée et utilisent de manière active et positive les instruments de type 2.0 Il faut certainement user des défauts congénitaux de Wikipedia, pour créer et développer une critique des contenus du web. Il s'agit du meilleurs enseignement actuel de

47 D'après la traduction et adaptation de Bernard Cros, Louis Capedebosq, Daniel Letouzay, Vincent Méry, Michel Lévêque, Anne Boucker: *Internet en débats : Les historiens et Wikipedia. Can History be Open Source? Wikipedia and the Future of the Past*, dans *Historiens & Géographes*, n.396-397, janvier 2007, op.cit..

48 Nicola Bombacci, in *it.Wikipedia*, URL:

[http://it.wikipedia.org/wiki/Nicola_Bombacci]. Lo stesso autore ha poi scritto anche una versione spagnola della voce *Nicola Bombacci*, in *es.Wikipedia*, URL: [http://es.wikipedia.org/wiki/Nicola_Bombacci].

49 Serge Noiret: *Massimalismo e crisi dello stato liberale. Nicola Bombacci (1879-1924)*, Milano, Franco Angeli, 1992.

50 Steven Forti: "Partito rivoluzione e guerra. Il linguaggio politico di un transfuga: Nicola Bombacci, (1879-1945)", dans *Memoria e Ricerca*, 31, 2009, pp.155-175.

critique historique possible dans le cadre du numérique, et de la recherche d'information en ligne. Les entrées nouvelles (les projets, *stub*, traductions d'autres wiki, etc.) doivent être évaluées collectivement, en usant au mieux, les fonctions didactiques du web 2.0 sous la direction de spécialistes. Il s'agit de créer des groupes d'étude, de recherche et d'écriture, des exercices d'historiographie numérique à la fois individuels et collectifs, autour de thèmes choisis à l'avance. Sur le moyen terme, on maintiendra ainsi la validité des entrées de l'encyclopédie libre. La correction des erreurs précédentes est aussi une troisième possibilité offerte pour développer les activités pédagogiques de type web 2.0 en se servant de Wikipedia. Des erreurs sont présentes dans les versions imprimées et commerciales des encyclopédies, mais, à la différence de Wikipédia, elles ne sont pas corrigeables immédiatement. Dans le monde de l'imprimé, au contraire du numérique 2.0, elles persistent jusqu'à de nouvelles éditions.

Dans leur livre réalisé en 1998, sur la présence du passé dans la société américaine à la découverte du « *popular historymaking* », une tentative de comprendre comment les Américains, activement, participaient à la reconstruction de leur passé, Roy Rosenzweig et David Thelen s'étaient servi d'un questionnaire préparé, avec eux, par les sociologues du *Center for Survey Research* de l'université de l'Indiana.⁵¹ Les résultats les plus éloquentes de cette enquête -qui nous intéressent ici en fonction de l'usage du web comme medium de communication de l'histoire et des sources du passé-, touchent le degré de confiance par rapport aux différents médias utilisés pour communiquer « le passé ». Ces résultats indiquaient –et sans aucun doute- une nette préférence pour une *histoire sans médiateurs* ou, du moins, une *histoire sans historiens comme médiateur*. Le public américain préfère le travail public de reconstruction du passé effectué par les musées et l'expérience personnelle directe sur les « sources du passé », une expérience mise en œuvre par des institutions non universitaires, dans des activités de « Public History » et dans les sites web de nouvelle génération 2.0⁵²

Le web –et l'exemple décrit de Wikipedia- offre ainsi la possibilité aux historiens académiques de rencontrer de plus vastes publics et d'intercepter leur besoin d'histoire. Roy Rosenzweig et David Thelen avaient découvert parmi les résultats surprenants de leur analyse que les gens "*preferred to make their own histories.*"⁵³ Les auteurs avaient saisi déjà en 1997-1998, les potentialités narcissiques du web et la volonté de participation de tout un chacun, à la construction d'une histoire à géométries variables, mais centrée sur l'expérience individuelle et communautaire. Rosenzweig parlait ainsi d'histoire « open source », élaborée, changée, réécrite collectivement. De là partit certainement, sa réflexion successive -qui était aussi une forme de compte-rendu de son travail d'enquête- sur le fait que tout le monde devenait, à travers le web, potentiellement un historien. Toutefois, observait-il, le travail des historiens de profession devenait encore plus important pour

51 Roy Rosenzweig et David Thelen *The Presence of the Past: Popular Uses of History in American Life*. Op.cit., voir "Appendix 1, "How we did the survey", pp. 209-231 aussi accessible sur le site du CHNM complémentaire du livre avec toutes les demandes du questionnaire et bien d'autres matériaux, URL: [<http://chnm.gmu.edu/survey/appendix.html>]. (*The presence of the past. Trustworthiness of Sources of Information About the Past*, URL: [<http://chnm.gmu.edu/survey/trustworth.htm>].

52 "Although they trusted college professors as experts, Americans expressed a strong preference for the direct experience that museums seemed to offer". William G. Thomas III, § 124-127, dans Daniel J. Cohen, Michael Frisch, Patrick Gallagher, Steven Mintz, Kirsten Sword, Amy Murrell Taylor, William G. Thomas III, and William J. Turkel: *Interchange: The Promise of Digital History*, in *The Journal of American History*, 2, 2008, pp.452-491, URL: [<http://www.historycooperative.org/journals/jah/95.2/interchange.html>].

⁵³ Ibid.

filtrer, organiser, interpréter, reprendre un rôle d'intermédiaire face au grand public.

La toile est, aujourd'hui, -les modalités techniques approfondies d'une collaboration entre lecteur et créateur de contenu sont devenues possibles grâce aux technologies de type web 2.0- le medium -et le lieu- le plus utile, pour permettre, à quiconque, d'écrire et de proposer sa propre histoire, et ses propres documents à un vaste public. Face à cette réalité qui a été analysée entre 2001 et 2003 dans les sites d'histoire en Italie,⁵⁴ le retrait des historiens académiques de la toile pose certainement d'énormes problèmes de validation des contenus d'histoire offerts au grand public.

William G. Thomas III, directeur d'un centre d'histoire numérique à l'université du Nebraska, parle de cette séparation entre les communautés d'historiens académiques et qui fait usage du web pour faire de l'histoire. Ce sont justement les principes interactifs du web 2.0 qui permettraient une meilleure osmose entre les deux types d'histoire et ceux qui la pratiquent, à l'intérieur et en dehors de l'université.⁵⁵ La barrière professionnelle n'est pas seulement une question de génération, ni une question de capacité scientifique ou de compréhension des nouveaux langages de la communication. Face aux nouveaux médias interactifs comme le web 2.0, les historiens professionnels ont des difficultés à s'impliquer comme promoteurs, plutôt que comme lecteurs passifs, de contenus dans le web. Toutefois, quand bien même une exégèse scientifique des contenus de la toile est tentée, elle se pratique à la recherche des paradigmes, plus stables, d'un ordre du livre écrit, qui n'existe plus dans le web et, encore moins, dans le web participé et interactif de type 2.0. Qui est l'auteur wikipédien si ce n'est une collectivité qui présuppose d'intégrer les connaissances des lecteurs eux-mêmes ? Et de les intégrer en suivant un plan éditorial qui n'a pas souvent été conçu préalablement au développement cumulatif des connaissances communes ?

54 A. Criscione, S. Noiret, C. Spagnolo e S. Vitali: *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*., Bologna, 2004. Ma contribution touche au mirage d'une histoire des historiens dans le web : "*Storia e memoria nella rete*", in *ibid.*, pp.295-352.

55 "*Although historians, écrit-il, in academe have largely continued to produce scholarship without engaging these groups, we are already seeing whole subdomains of specialized knowledge and original sources take shape on the Web and become the de facto source archives for historians to consult. At the very least academic historians will soon be referring to this scholarship in their notes or citations. We might imagine a more proximate collaboration in which historians team up with these groups. The Web 2.0 movement might allow historians and the public to make history together rather than separately. The professional barriers are significant, but our professional relevance is also at stake in the digital age.*" William Thomas, § 126-127 in *Ibid.*.

La « Digital History » et l'histoire numérique 2.0

Nous avons vu, jusqu'à présent, que le web 2.0 est un concept technologique mais qu'il est aussi un ensemble de pratiques nouvelles qui prêtent à discussion. Il ne modifie pas en profondeur les questions qui s'étaient déjà lors de l'introduction du numérique dans les sciences humaines et en histoire. Mon objectif, dans les pages qui suivent, est d'interroger ce qui change dans les sites historiques de nouvelle génération, mais aussi, dans ceux qui, créés sous le web 1.0., sont soumis à des renouvellements techniques et aux pratiques nouvelles d'interaction offertes dans le Web 2.0 des historiens.

Le web est avant tout communication et accès aux contenus, le web 2.0 y a ajouté une « participation » active aux contenus et une fusion des applications (programmes) qui rendent la chose possible. Le web a révolutionné la communication d'une personne vers toutes les autres, le web 2.0 serait-il un moyen de mieux orienter et définir la communication d'individus vers un groupe de personnes sélectionné –d'autres historiens de l'intégration européenne par exemple- plutôt que vers une population inconnue de navigateurs de la toile ? Le web 2.0 rend, effectivement, la communication et l'échange de contenus plus appropriés aux thèmes développés dans les sites. C'est ce que nous verrons dans les exemples qui suivent, liés aux pratiques du web 2.0, qui soulignent l'évolution de projets d'histoire numérique commencés à l'époque du web « statique ».

Le web 2.0 serait ainsi, dans le domaine de l'histoire, une évolution d'Internet à partir des sites Web qui étaient consultés passivement par les navigateurs. De tels sites deviennent des « plates-formes » avec des services interactifs qui permettent de faire fonctionner des programmes qui répondent aux demandes des internautes. Cela se produit quand les internautes améliorent les contenus du site lui-même. Les sites de type web 2.0, encouragent la participation des usagers, même dans le champ des disciplines humanistes et de l'histoire. La croissance des blogs, des wikis, de la participation des usagers au catalogage et à l'apport de métadonnées (*user tagging* et *folksonomies*), la diffusion de l'usage de *Twitter* pour partager des séminaires et des activités « en direct » avec un groupe d'utilisateur, est certainement la caractéristique la plus visible de cette phase 2.0, celle de l'« ingérence » active des utilisateurs aux contenus des sites. De telles pratiques définissent l'état actuel de l'histoire numérique, sans devoir user d'une opération de marketing avec l'ajout d'une étiquette « web 2.0 » pour qualifier l'histoire en ligne par rapport à des stades précédents de l'histoire des sites d'histoire.⁵⁶

Les promesses de l'histoire numérique ont ainsi été discutées lors d'une « non »

⁵⁶ Selon Steven Mintz, ex directeur de H-Net, l'histoire numérique ou, mieux, la "digital history", un concept spécifiquement Anglo-Saxon, "has evolved through a series of overlapping stages. Stage 1.0 consisted of communication and course-management tools, such as e-mail, online syllabi, Web-CT, and Blackboard, supplemented by content-rich web sites [...] that made a treasure trove of high-quality primary sources documents, music, historic images, and film clips available to instructors and students. Stage 2.0 involved the creation of hands-on inquiry and problem-based history projects designed to allow students to "do" history, [...]. We have now entered Stage 3.0 in which the emphasis is on active learning, collaboration, and enhanced interaction. Wikis, blogs, mash-ups, podcasts, tags and social-networking are the buzzwords. These technological innovations offer opportunities to students to share resources and create collaborative projects. Stage 4.0 lurks just beyond the horizon. It includes three-dimensional virtual reality environments [...]. Stage 4.0 is informed by a "constructivist" understanding of learning in which students devise their own conceptual models for understanding our collective past [...] and allow students to create online history portfolios, in which they can develop multimedia projects, and construct timelines, annotate images, and keep notes." (Steven Mintz, dans *Interchange: The Promise of Digital History*., op. cit., § 25-29.)

conférence organisée en Virginie, en mai 2008 qui a lancé le mouvement THATCamp, une conférence de type 2.0⁵⁷ Y assister était problématique. Toutefois, Dan J.Cohen, l'inventeur de *Zotero* qui organisait l'événement pour la première fois, proposait dans son blog une mise à jour quotidienne.⁵⁸ Le blog était un résumé avec des liens d'approfondissement des interventions plus significatives des participants au camp.⁵⁹ On avait ainsi l'impression de vivre la conférence avec, seulement, un petit décalage temporel par rapport à son déroulement. Cohen insistait sur le fait que le web 2.0, c'était aussi la capacité technologique de communiquer et d'échanger des informations et des contenus usant de nouveaux programmes interactifs -*Application programming interface's - API's*-, à la différence des sites web de première génération qui permettait seulement l'accès aux contenus.⁶⁰ Aujourd'hui, Cohen propose de suivre non seulement ces interventions immédiates, mais aussi celle de nombreux autres historiens numériques, ou spécialistes des humanités numériques, non plus dans un blog, mais, directement au travers du réseau social *Twitter*,⁶¹ le moyen plus immédiat de communication qui prend pieds également dans le monde des humanités numériques.⁶² Il est encore difficile de comprendre et de dominer les changements disciplinaires dus à cette technologie de type 2.0, même pour les spécialistes d'histoire numérique. Penser d'interagir ainsi avec le lecteur, était déjà présent dans les meilleurs projets d'histoire numérique, mais, aujourd'hui, on tente d'agir sur les modalités même du contact. Le web 2.0 a ainsi apporté de nouvelles formes d'écriture de l'histoire dans une seconde génération de sites web vers la fin des années '90.

Il est indéniable que les applications interactives et qui permettent de collecter les informations et les documents directement auprès des lecteurs de sites d'histoire, appelé le *crowdsourcing*,⁶³ a modifié, ces dernières années, la présence d'histoire dans la toile, en attirant la collaboration de chacun, au moyen de technologies simplifiées, au moins pour

⁵⁷ "THATCamp is a user-generated "unconference" on digital humanities organized and hosted by the Center for History and New Media at George Mason University", URL: [<http://chnm.gmu.edu/news/chnm-host-inaugural-thatcamp-may-31-june-1-2008/>].

⁵⁸ Dan Cohen, URL: <http://www.dancohen.org/>.

⁵⁹ THATCamp (*The Humanities and Technology Camp*) 2008, URL [<http://thatcamp.org/2008/>]. Après Paris en Avril, Londres en juillet et Cologne en septembre 2010, l'Institut Universitaire Européen à Florence organise THATCamp Florence en mars 2011, URL: [<http://www.thatcampflorence.org>]. le mouvement depuis sa fondation s'est étendu à d'autres continents.

⁶⁰ « *In a Web 2.0 environment, no application or repository should be an island; to live in this digital realm, applications and repositories must connect with each other, must be able to give to and take from other applications and repositories, and must be able to leverage the combined knowledge and actions of scholars from around the world*» (Dan Cohen: *Creating Scholarly Tools and Resources for the Digital Ecosystem: Building Connections in the Zotero Project* dans *First Monday*, 13/8 – 4, 2008, URL: [<http://firstmonday.org/htbin/cgiwrap/bin/ojs/index.php/fm/article/view/2233/2017>].)

⁶¹ Dan Cohen: « Engaging and creating virtual communities », intervention au cours de la conférence *Cultural Heritage Online, Florence, 15 décembre 2009*, URL : [<http://www.rinascimento-digitale.it/eventi/conference2009/slides15/cohen.pdf>]

⁶² "Digital Humanities Now is a real-time, crowdsourced publication. It takes the pulse of the digital humanities community and tries to discern what articles, blog posts, projects, tools, collections, and announcements are worthy of greater attention.", URL: [<http://digitalhumanitiesnow.org/>].

⁶³ « ..Calqué sur l'outsourcing, qui consiste à faire réaliser en sous-traitance, donc externaliser des tâches qui ne sont pas du métier fondamental de l'entreprise, le *crowdsourcing* consiste à utiliser la créativité, l'intelligence et le savoir-faire d'un grand nombre d'internautes, et ce, au moindre coût. La traduction littérale de *crowdsourcing* est « approvisionnement par la foule », mais ne reflète pas le véritable contenu du vocable. Une autre proposition de traduction pourrait être : « impartition à grande échelle » ou encore « externalisation à grande échelle », *Crowdsourcing* dans *fr.Wikipedia*, URL:

[<http://fr.wikipedia.org/wiki/Crowdsourcing>].

l'utilisateur final. C'est en suivant les développements de l'histoire numérique aux USA,⁶⁴ et aussi, l'évolution des nouvelles plates-formes des réseaux sociaux dans leurs sites européens, que l'on peut mieux saisir en quoi nous sommes aujourd'hui confrontés avec un web 2.0 en histoire.

Les Etats-Unis et l'Europe ont massivement investis dans la grande numérisation.⁶⁵ Pas seulement les firmes privées et, Google en particuliers, mais des bibliothèques et d'autres institutions culturelles, ont révolutionnés, en dix ans, beaucoup de domaines de l'histoire et ont étendu les possibilités de la recherche scientifique, et d'un enseignement plus cohérent grâce à une présence très importante, de source primaires numérisées. Des formes d'histoire « expressive », ont été montées dans la toile : les thèses de doctorat du projet *Gutenberg-e*, lancé par Robert Darnton,⁶⁶ fournissent ainsi leurs sources primaires en ligne outre la réflexion historiographique et orchestrent l'écriture même de l'histoire en dominant les relations sémantiques fournies par les liens hypertextuels internes et externes au projet. Toutefois, cette nouvelle historiographie a des difficultés à s'intégrer dans le travail traditionnel des historiens. Janet H. Murray⁶⁷ observait en 1997 que les nouveaux médias étaient encore imprégnés des méthodes de communication appartenant aux médias précédents, les sites web n'étant que des « multimedia scrapbooks », des recueils d'articles et de documents à feuilleter de manière traditionnelle, tout en juxtaposant les contenus de différents autres média, comme les livres, les images, les films et les enregistrements audio.

Aujourd'hui, la « digital history »,⁶⁸ répond aux mutations du web, et fait de l'histoire au-delà des livres et des essais académiques, facilement accessibles. Ce « champs » de l'histoire numérique, ouvert aux nouvelles pratiques du numérique 2.0 dans les sites historiques eux-mêmes, semble promouvoir, et intégrer, dans les travaux en ligne d'histoire, la plupart des méthodes requises pour organiser l'UGC et appartiennent ainsi, si l'on suit O'Reilly, au web 2.0.

La « digital history » ou histoire numérique est, donc, en histoire, une tentative de créer un nouveau stade du rapport entre l'historien, son public et le numérique, dans une société où le medium internet domine, et pousse à réviser les comportements épistémologiques de nombreuses disciplines humanistes, y compris l'histoire. La *digital history*, ou mieux, *l'histoire numérique 2.0*, sont, de fait, des pratiques qui questionnent les méthodes traditionnelles sur lesquelles se basent le savoir des historiens, et défient les lois

64 Serge Noiret: "La "nuova storiografia digitale" negli Stati Uniti (1999-2004)", dans *Memoria e Ricerca*, 18, 2005, pp.169-, URL: [<http://www.fondazionecasadiorioni.it/modules.php?name=MR&op=body&id=339>].

65 Lucien X. Polastron: *La Grande Numérisation. Ya-t-il une pensée après le papier ?*, Paris, 2006.

66 *Gutenberg[e]*, *Prize from the American Historical Association & Columbia University Press for dissertations and monograph manuscripts in history*, URL:

[<http://www.historians.org/prizes/gutenberg/>]; *Gutenberg-e*, URL:

[<http://www.theaha.org/prizes/gutenberg/Index.cfm>] et de Robert Darnton: *What Is the Gutenberg-e Program?*, URL: [<http://www.theaha.org/prizes/gutenberg/rdarnton2.cfm>];

67 Janet Murray: *Hamlet on the Holodeck: The Future of Narrative in Cyberspace.*, Cambridge, MA, 1997, pp. 65-68.

68 Daniel J. Cohen, Michael Frisch, Patrick Gallagher, Steven Mintz, Kirsten Sword, Amy Murrell Taylor, William G. Thomas III, and William J. Turkel: *Interchange: The Promise of Digital History*, in *The Journal of American History*, 2, 2008, pp.452-491, URL:

[<http://www.historycooperative.org/journals/jah/95.2/interchange.html>].

classiques du métier, remettant parfois même en cause, son ontologie.

La « Valley of the Shadow », histoire de l'histoire numérique

L'exemple qui servira à illustrer mon propos, est celui du projet « *Valley of the Shadow: Two Communities in the American Civil War* », conçu en 1991, avant la naissance du web. Depuis, *The Valley* a suivi tous les stades du développement technologique du web, réfléchissant constamment sur les limites d'un travail produit pour l'espace virtuel et anticipant les possibilités que la technologie nouvelle offrait aux historiens, chercheurs et enseignants.⁶⁹

Son auteur, Edward L. Ayers avait présenté en 1991, un projet de doctorat sur l'esclavage dans les comtés voisins d'Augusta (Virginie) et de Franklin (Pennsylvanie), avant, durant et après la guerre civile américaine.⁷⁰ Il voyait certainement le potentiel du web à « mettre ensemble » auteurs et lecteurs, ayant terminé, déjà en 1993, une base de données documentaires –des sources primaires- sur ordinateur IBM, dédiée à ce *topos* par excellence de l'historiographie américaine, la guerre civile.⁷¹ Cette banque de données servit ensuite pour créer le projet d'archive numérique dans le site web.⁷² Mis en ligne en 1996, le site se basait sur les travaux numériques précédents et le livre publié par Ayers avec Anne Rubin qui avait converti les sources numérisées du projet -comme par exemple

69 L'histoire du projet est résumé à l'intérieur du site web et montre son développement en parallèle avec le web: *The story behind the Valley Project*, URL : [http://valley.lib.virginia.edu/VoS/usingvalley/valleystory.html] et voir également le résumé du projet offert par Ayers dans *History in Hypertext*, URL: [http://www.vcdh.virginia.edu/Ayers.OAH.htm]. Un résumé des contenus du site se trouve dans *History Matters. The U.S. course survey on the web*, URL: [http://historymatters.gmu.edu/search.php?function=find&top1877=1&wwwhist=1]. “Conceived by Edward Ayers [...] at the University of Virginia, this site is a massive, searchable archive relating to two Shenandoah Valley counties during the Civil War period—Augusta County, Virginia and Franklin County, Pennsylvania—divided by 200 miles and the institution of slavery [...]”

70 La première version publiée est celle de Edward Ayers *The valley of the shadow: living the Civil War in Pennsylvania and Virginia.*, Charlottesville, Va.: Institute for Advanced Technology in the Humanities, 1993. En 1997, Fred Dotson et Edward L Ayers écrivent à propos du projet: “*The Valley of the Shadow project: shedding new light on the Civil War.*”, in *Arts & sciences*, 1, 1997. La seconde version est toujours due au seul Edward L Ayers: *The valley of the shadow : two communities in the American Civil War.*, [Richmond, Va.] : University of Virginia, 1998; La troisième par contre, intègre aussi le travail de Anne Rubin: E.L. Ayers et A.S. Rubin, *Valley of the shadow: two communities in the American Civil War*, New York, 2000. Le texte est accompagné d'un CDROM qui contient les images et les sources qu'il était à l'époque encore impossible de télécharger du WWW à cause de la lenteur des connections à internet; URL: [http://www.iath.virginia.edu/vshadow2/choosepart.html].

71 Une recherche intéressante sur les sites web consacrés à la guerre civile américaine et à l'explosion de la popularité du thème grâce au web, un web fait par « tout le monde », a été effectuée par Eleni Paschaloudi: « *I siti web della memoria: la Guerra civile americana e l'avvento di internet* », in *Memoria e Ricerca*, 21, 2006, pp. 177-.

72 Ayers écrit plus tard à ce propos que “*the idea for the project was straightforward: put every piece of information about every person in a Northern community and a Southern community in the era of the Civil War into a digital context so that students and scholars would have an unprecedented command over those millions of pieces of evidence. The project was conceived before the World Wide Web appeared, but having been built in SGML, it was able to move quickly to the Web and HTML.*” (Edward L Ayers: *The Academic Culture & The IT Culture: Their Effect on Teaching and Scholarship*, in *EDUCAUSE Review*, 6, 2004, pp.48-62, ici, p.58, URL: [http://net.educause.edu/ir/library/pdf/ERM0462.pdf].)

les quotidiens du XIX^e siècle- au format du web.⁷³ Rubin avait dirigé le groupe de recherche qui soutenait techniquement le projet. Entre 1996 et 1998, la bibliothèque de l'*University of Virginia* s'appelait « Electronic Center »⁷⁴ et avait inauguré en janvier 1996,⁷⁵ la première version en ligne du projet *the Valley of the Shadow*.⁷⁶ Le site web exploita ensuite les capacités du nouveau centre technologique, le *Virginia Center for Digital History*, fondé en 1998 par Ayers avec William G. Thomas III. Thomas découvrit de nouvelles sources et dirigea le travail de numérisation. Il avait pris la place d'Anne Rubin et entendait promouvoir l'enseignement et l'apprentissage de l'histoire grâce au Web.⁷⁷ Les nombreux prix que le site obtint, après 1999, mentionnaient surtout le fait que les étudiants étaient mis en condition de se confronter à l'histoire en *prise directe avec les sources premières*. Le projet visait à approfondir scientifiquement les sources numérisées mais, poussait surtout à l'usage didactique et pédagogique des matériaux pour permettre à chacun d'écrire « sa propre histoire » à partir des contenus du site. Les étudiants prenaient ainsi connaissance de sources de l'histoire de la guerre civile sur lesquelles baser l'exégèse historique. Ils pouvaient s'en servir pour d'autres travaux réalisés avec l'aide du computer.⁷⁸

⁷³ En Juin 2002, la page officielle des publications de Ayers retrouvée aujourd'hui dans *Archive.org* était la suivante: Edward Ayers, URL:

[<http://web.archive.org/web/20020626163708/http://www.virginia.edu/history/faculty/ayers.html>].

⁷⁴ *University of Virginia Library*, page de Janvier 1998, disponible dans *Archive.org*, URL: <http://web.archive.org/web/19980209221332/http://www.lib.virginia.edu/>. Les buts du centre électronique encadré dans la bibliothèque de l'université de Virginie, sont documenté par *Archive.org* : « *Just as the method of recording human progress shifted from the quill to the printing press 500 years ago, so is it now shifting from print to digital form. The library will continue to provide books and the printed record, but must now also deliver texts, images, and sounds to the personal computers of students, faculty and the public. ...* », dans « *Electronic Center, University of Virginia Library* », January 1997, in URL:

[<http://web.archive.org/web/19980209221817/www.lib.virginia.edu/ecenters.html>].

⁷⁵ Edward Ayers: *The Valley of the Shadow: Two Communities in the American Civil War*, version de janvier 1996 disponible dans *Archive.org*, URL:

[<http://web.archive.org/web/19961231230051/http://jefferson.village.virginia.edu/vshadow2/>]. Le site se divisait déjà en trois catégories: « The impending crisis, the communities and the sources ». Ces dernières étaient des sources numérisées de différents types : « *This section of the Archive provides the raw materials of history. We have gathered a wide variety of primary sources and made them searchable. By assembling different types of information, you will be able to form a composite picture of what life was like in Franklin County, Pennsylvania or Augusta County, Virginia in the 1850s and 1860s for individuals, families, neighborhoods, and other social groups.[...]* »

⁷⁶ *The Valley* obtint en 1999 un premier prix pour le meilleur site web d'histoire et beaucoup d'autres suivirent (« *The Valley of the Shadow awards and press coverage* », URL:

[<http://valley.lib.virginia.edu/VoS/usingvalley/award.html>].

⁷⁷ *Virginia Center for Digital History*, URL:

[<http://www.vcdh.virginia.edu/index.php?page=VCDH>]. « *The Virginia Center for Digital History (VCDH) advances historical scholarship and facilitates active dialog between scholars, researchers and educators in the digital age.* » Partie du VCDH est aussi le *American Civil War Center at Historic Tredegar* dont les buts sont assez divers et renvoient également à la pratique de l'histoire en dehors de l'université, typique des projets de « public history. », URL:

[<http://www2.vcdh.virginia.edu/civilwar/index.php?section=Tredegar&page=About>].

⁷⁸ « *The Valley of the Shadow Project is an outstanding opportunity to expose students to historical research with primary sources. Students can explore different dimensions of the Civil War conflict and write their own histories, reconstructing the life stories of women, African Americans, farmers, politicians, soldiers, and families. [...] The resources available can give students a rare glimpse into the ordinary lives of people and communities on both sides of this historic conflict.* », in *Education World, best of 1999*, URL: [http://www.education-world.com/best_of/1999/reviews/rev_1999_19.shtml].

Dans le nouveau cadre technologique du *Virginia Center for Digital History*, Ayers qui était intervenu déjà en 1999 pour parler d'une nouvelle "histoire digitale" forgeant, sans doute pour la première fois, le concept lui-même,⁷⁹ et son collaborateur d'alors, Thomas, voulurent aller au-delà de la trilogie –CDROM, livre, site web- choisie pour illustrer le projet d'archive numérique, "*Valley of the Shadow*". On assistait, dès lors, sur le site, à une vraie mise en scène des mouvements des compagnies nordistes et sudistes, illustrés au moyen d'une carte détaillée du territoire.

Un essai publié dans l'*American Historical Review*, relançait le projet en 2003, tenant compte des critiques reçues jusqu'alors. Il n'était qu'un des volets du projet qui comprenait depuis plusieurs chapitres nouveaux et qui bénéficiait de l'apport de la cartographie historique. Les nouvelles technologies unifiaient cette fois textes et parcours hyper-médial, pour mettre mieux en évidence les découvertes historiographiques du projet, rompre avec l'idée d'un site conçu exclusivement pour la didactique et qui n'offrait rien de nouveau à la recherche scientifique.⁸⁰ Cette étape successive du travail d'Ayers et de Thomas n'est pas seulement composée d'un appareil documentaire croissant, comme cela avait déjà été le cas, de 1996 à 1998, mais elle offrait une interprétation originale de la guerre civile basée sur l'analyse interactive des sources numérisées.

Dans l'ère «post-Gutenberg»⁸¹ des historiens "expressifs",⁸² Ayers et Thomas offraient un exemple d'histoire numérique encore encré dans l'histoire 1.0., une bibliothèque numérique de documents sur la guerre de sécession qui s'élargissait à présent aux essais historiographiques traditionnels pour se concilier les historiens « sans le

79 Edward .A. Ayers, *The Pasts and Futures of Digital History*, URL: <http://www.vcdh.virginia.edu/PastsFutures.html>

80 «Using digital media, we wanted to give readers full access to a scholarly argument, the historiography about it, and the evidence for it. [...] After years of building the Valley of the Shadow Project digital archive, we welcomed the opportunity to offer an interpretive analysis based on its sources». Le commentaire se trouve sur le site de l'*American Historical Review* et de la *History Cooperative*: "Through two sets of readings by peer reviewers and presentations to a range of audiences, we have revised our presentation and our argument while maintaining the original purpose of the article. This essay introduces the electronic article and explains its development, as well as our intentions for it." (William G. Thomas III et Edward L. Ayers: "An Overview: The Differences Slavery Made: A Close Analysis of Two American Communities.", dans *American Historical Review*, 5, 2003, pp.1299–1307, URL:

<http://www.historycooperative.org/journals/ahr/108.5/thomas.html>]. William G. Thomas III revint sur le projet dans un essai successif: "Writing a Digital History Journal Article from Scratch: An Account", in *Digital History* (août 2007), URL: <http://digitalhistory.unl.edu/essays/thomasessay.html>].

81 Le néologisme est attribué à Jason Epstein, le co-fondateur de la *New York Review of Books* : "La rencontre de l'Internet avec la transmission et le téléchargement instantanés des textes numériques est un événement révolutionnaire, comparable à l'impact de la typographie sur la civilisation européenne il y a un demi-millénaire, mais avec des implications à l'échelon mondial.", cité de J. Epstein, *Reading: The Digital Future*, dans *New York Review of Books*, 11, 5 juillet 2001, URL: <http://www.nybooks.com/articles/14318>]. Ce dernier article a été traduit en français avec le titre *Lire: le futur digital*, dans le site web *Text-e.org*, url: http://www.text-e.org/conf/index.cfm?switchLang=Fra&&&ConfText_ID=13]; et aussi J. Epstein, "The Coming Revolution", in «New York Review of Books», 17, 2 novembre 2000; voir aussi son travail sur le futur de l'imprimé à l'heure du numérique: *Book business: publishing past, present, and future*, New York, 2001.

82 Le concept est élaboré par l'historien de l'époque moderne, Michael Grossberg qui parle d'une "*espressive construction of text*". Michel Grossberg: Taking the Right Path: Electronic Publication and the Creation of New Histories for the New Age, in Fiesole Collection Development Retreat Series, disponible en résumé, URL: http://digital.casalini.it/retreat/2004_docs/Grossberg.pdf]. Consulter également de M.Grossberg: Devising an On line Future for *Journals of History*, dans *Chronicle of Higher Education*, 21 avril 2000, URL: <http://chronicle.com/weekly/v46/i33/33b00601.htm>].

numérique » et sans trop privilégier les innovations technologiques. Les auteurs de *Valley of the Shadow*, n'entendaient pas devenir une « secte » de pratiquants ésotériques des technologies numériques, mais se confronter aux collègues qui n'acceptaient pas d'intégrer les résultats du numérique dans leurs études. Pour essayer au mieux de « rencontrer », outre le grand public des curieux et des étudiants, aussi celui des historiens qualifiés dans le domaine de l'histoire de l'esclavage, le projet subit ainsi de nombreuses mutations dans sa présentation et son écriture.⁸³ Il fallait aujourd'hui faire plus qu'orchestrer les sources pour une correcte utilisation didactique dans une architecture hypertextuelle sémantique.⁸⁴ Le futur de l'histoire numérique devenait aussi celui d'une « écriture » de l'histoire usant de différents médias intégrés à la toile avec un appareil descriptif de métadonnées.⁸⁵

Si les historiens ont la possibilité de faire plus avec les médias que d'écrire des essais et des livres traditionnels, la seule présence de documents bruts dans une base de données ne fait –en soi– pas progresser l'écriture de l'histoire dans le contexte du numérique, affirmait-il. Fort de plus de quinze ans de réflexions sur les développements de son projet sur la guerre civile américaine, Ayers secouait ainsi l'illusion selon laquelle l'histoire dans la toile pouvait se passer de l'écriture. Toutefois, seulement en intégrant la *Valley of the Shadow* avec un essai scientifique traditionnel publié sur la revue des historiens américains, réussit-il, en 2003, à porter le débat du numérique et de son projet dans le cadre de l'historiographie globale consacrée à l'histoire de la Guerre Civile américaine et à montrer à un plus large public l'importance de son projet numérique. En écrivant un essai traditionnel, ils ont surtout montré à la communauté sceptique des historiens de l'esclavage dans le monde atlantique, que leurs travaux d'histoire numérique

83 Ayers intervint aussi pour dénoncer l'isolement des historiens qui intégraient les technologies de l'information et de la communication (ICT) dans leurs recherches originales. Edward L Ayers: *The Academic Culture & The IT Culture: Their Effect on Teaching and Scholarship*, in *EDUCAUSE Review*, 6, 2004, pp48-62, URL: [<http://net.educause.edu/ir/library/pdf/ERM0462.pdf>], et Edward L Ayers: *Doing Scholarship on the Web: Ten Years of Triumphs - and a Disappointment*, in *Journal of Scholarly Publishing*, 3, 2004, pp.143-147. (“Since 1991 the Valley of the Shadow Project at the University of Virginia has experimented to see what possibilities new technologies might present for the understanding of history. The project has been quite successful in reaching a broad audience. But few similar projects are emerging, and we need to reconsider many aspects of institutional organization and priorities to foster new works of digital scholarship.”)

84 Ensuite, en 2007, un sélection de sources furent également publiées par Ayers avec Andrew J.Torget qui avait repris en main le site au moment du départ de William Thomas et l'avait complété de 2002 à 2007: Andrew J Torget et Edward L Ayers: *Two communities in the Civil War: a Norton casebook in history.*, New York, 2007.

85 Daniel Cohen a proposé de distinguer entre la matière “brute” des sources numériques non orchestrées dans le web et la matière « cuisinée » pour parler des sites web d'histoire numérique comme la *Valley of the Shadow*. Un site web « cuisiné » offrirait une cohérence originale grâce à des mécanismes capables d'interagir et de mobiliser les contenus d'un projet d'histoire numérique pour permettre une véritable interaction scientifique en réseau avec les lecteurs: “with a nod to Claude Lévi-Strauss, let us call this the difference between 'raw' and 'cooked' digital history. Raw digital history, écrivait Cohen comprises documents, information and communications that are heterogeneous and that have little, if any, organization. Cooked digital history takes such historical materials and adds helpful markings and a measure of homogeneity. An offline cognate for this difference between raw and cooked digital history would be the distinction between various archives' unruly boxes of notes, manuscripts and letters by Benjamin Franklin and the carefully vetted, transcribed, formatted, annotated and indexed volumes of Yale University's Papers of Benjamin Franklin.”, Daniel J. Cohen: “Digital history: the raw and the cooked.”, in *Rethinking History*, 2, 2004, pp.337-340.

posaient, aussi, des problèmes historiographiques, et que les nouvelles technologies leur permettaient d'innover dans le domaine.⁸⁶

Entre 1999 et 2002, Ayers avait aussi été attentifs à indiquer les nouvelles capacités évocatrices et d'interaction avec le lecteur que le site de la *Valley* permettait, surtout dans une perspective didactique. Il n'avait pas encore activement « ouvert » les contenus du site selon les principes 2.0. Toutefois, en 2003, les lecteurs n'étaient pas admis à interagir avec les contenus du site, ce monde nouveau, lié aux capacités du web 2.0. Tout au plus se construisaient-ils des parcours de lecture personnels usant des liens hypertextuels aux sources multi-médiales mises à leur disposition. La première version du site classique *Valley of the Shadow* ne parlait pas encore de collaboration effective aux contenus, ce que Robert Darnton proposa, en 1999, écrivant sur la transmission des nouvelles dans la France pré-révolutionnaire, en « ouvrant » son essai aux lecteurs et à leurs commentaires et en y répondant ensuite. L'annexe ainsi constituée, devint un blog avant la lettre, une partie essentielle de l'essai lui-même grâce aux contributions des lecteurs.⁸⁷

Valley of the Shadow a dû, dans un second temps, se préoccuper plus de son inclusion dans les débats historiographiques généraux et moins des capacités offertes par les nouvelles technologies. Toutefois, la *Valley* a aussi anticipé une écriture de type 2.0 sans toutefois encore intégrer les possibilités du web 2.0, d'intégrer aussi les connaissances du public utilisant le « *crowdsourcing* ». Des procédures de type *User Generated Content*, n'ont pas, jusqu'à présent, été introduites par Ayers. Le projet avait intégré des formes de *crowdsourcing* passives –communications aux auteurs, externes au site lui-même-, sans utiliser les technologies propres aux réseaux sociaux. Son succès qui avait attiré, dès 1999, des millions de visiteurs, avait suscité les vocations des lecteurs : chacun avait alors puisé dans ses propres archives personnelles pour proposer à Ayers et Thomas des documents : « *people continued to write us about sources they were eager to share from their family collections.* »⁸⁸ Conceptuellement, l'interaction entre les auteurs du site et leurs lecteurs fonctionnaient ainsi à travers l'usage traditionnel de la correspondance électronique.

A l'ère du numérique 2.0 il est évident que de telles pratiques d'interaction avec le public qui a des documents, ou des informations à offrir, pour compléter un projet d'histoire numérique, devient part entière des projets eux-mêmes. C'est là que les

⁸⁶ « *This article is an applied experiment in digital scholarship. Over the last decade networked information resources have come to play a large role in the work of historians; most of us have become accustomed to augmenting our library research and professional discussion through digital means. Despite these changes, scholars have only begun to craft scholarship designed specifically for the electronic environment. In this article, we attempt to translate the fundamental components of professional scholarship—evidence, engagement with prior scholarship, and a scholarly argument—into forms that take advantage of the possibilities of electronic media. [...] Technology – écrivent encore Ayers et Thomas– no matter how interesting or innovative, should facilitate an argument and in doing so remain transparent to the reader. The article as it finally appears in electronic form for the American Historical Review [...] is an extension, an enhancement, of normal scholarly practice in our discipline.* » Cette réflexion nouvelle sur l'isolement et les finalités de leur projet permet une relecture des principes qui avaient au départ guidé Ayers et Thomas, insérant leur travail dans un contexte plus large confronté à l'historiographie en général sur l'esclavage dans le monde transatlantique. William G. Thomas III et Edward L. Ayers: "An Overview: The Differences Slavery Made: A close analysis of two American communities.", in URL: [<http://www2.vcdh.virginia.edu/AHR/>].

⁸⁷ Robert Darnton: *Presidential Address: An Early Information Society: News and the Media in Eighteenth-Century Paris*, dans *The American Historical Review* 1, 2000, URL:

[<http://www.historycooperative.org/journals/ahr/105.1/ah000001.html>].

⁸⁸ « The story behind the Valley Project », p.2, URL :

[<http://valley.lib.virginia.edu/VoS/usingvalley/valleystory2.html>].

nouvelles technologies sont entrées en fonction, non seulement en facilitant de tels contacts avec le public sous forme de publication de commentaires, de suggestions, d'informations de tout genre, mais aussi par l'insertion directe de sources, ou de documents, dans les sites web eux-mêmes. Ayers et Thomas avaient suscités un tel comportement interactif avec leur site sur la *Valley*, sans encore le réaliser techniquement.

En 2007 « the Valley » a bénéficié de procédures d'archivage et de consolidation de ses contenus pour la préservation à long terme après avoir été transposé en langage XML pour une interrogation approfondie de tous ses contenus. Il fut aussi complété de métadonnées compatibles avec les standards internationaux.⁸⁹ Ayers a alors pu ouvrir le projet formellement au numérique 2.0 .

En parlant récemment d'une historiographie *Lincoln 2.0* pour qualifier le lien entre la recherche historique sur Abraham Lincoln, l'esclavage et la fin de la guerre civile, et les instruments mis à disposition par l'histoire numérique, Ayers a décrit les possibilités de rénover les études historiques dans ce domaine, utilisant aussi les technologies du numériques 2.0. Parlant de Lincoln il a utilisé la métaphore d'un web nouveau, de type 2.0, pour montrer les potentialités de l'usage du numérique capable de dégager de nouvelles hypothèses de recherche importantes, comme, dans le cas de l'étude présentée, la construction des discours politique au Nord et au Sud, dans les différents partis, à propos des « nègres » et de l'esclavage.

Certains observateurs illuminés du monde des humanités numériques avaient noté la perte de contact entre les nouvelles technologies avancées du web, la présence d'une quantité énorme de sources premières multi-médiales en ligne, les archives inventés et participatifs et, l'absence de lien avec un discours historique scientifique. Les auteurs de l'« archive » de *William Blake* en Caroline du Nord aux USA, parlent à propos de fusion entre sources premières et historiographie, d'un espace virtuel capable d'intégrer les sources et la littérature.⁹⁰ C'est exactement ce qu'Edward Ayers envisage aujourd'hui dans le cas de l'historiographie numérique sur l'histoire de la Guerre Civile Américaine, de l'esclavage et d'Abraham Lincoln. Ayers veut dépasser les sources numériques et leur donner un sens « historiographique » dans le cadre du numérique.⁹¹ De là, l'idée d'appeler web 2.0, le passage successif: la mobilisation des contenus soumis à des technologies permettant des analyses nouvelles et originales, laissant au navigateur la possibilité de tester personnellement ses propres hypothèses de recherche.

The Valley of the Shadow a ainsi introduit la possibilité technique de créer des

89 Ibid, "Andrew J. Torget became the project's manager in 2002 and marshaled the project to completion. [...]. All the Valley letters, diaries, and newspapers have been converted into Extensible Markup Language (XML), which allows the type of full text searching capability that Ayers first envisioned in the Valley's early years. Dozens of maps have been added which utilize Geographic Information Systems technology (GIS), producing detailed images of Augusta and Franklin counties never before possible."

⁹⁰ « *Though "archive" is the term we have fallen back on, in fact we envision a unique resource unlike any other currently available for the study of Blake—a hybrid all-in-one edition, catalogue, database, and set of scholarly tools capable of taking full advantage of the opportunities offered by new information technology* ». (What do we mean by an "Archive"?, dans Morris Eaves, Robert N. Essick, et Joseph Viscomi (dir.): *The William Blake Archive*, URL: [<http://www.blakearchive.org/blake/archive.html>].)

⁹¹ « *Thanks to the work of dedicated scholars and librarians, we also find ourselves in possession of millions of digital words, statistics, and images about the America in which Lincoln lived. The challenge now is to find meaning, coherence, and pattern in that abundance.* » Edward L. Ayers: "Lincoln's America 2.0", in *Journal of American History*, 2, 2009, URL:

[<http://www.historycooperative.org/journals/jah/96.2/ayers.html>].

« nuages de mots-clefs », le « cloud tagging » pour mettre en relief les mots les plus utilisés dans la presse quotidienne des journaux numérisés dans le cadre du projet et les comparer avec d'autres journaux nationaux pour vérifier les discours transversaux, Nord/Sud, Républicains/Démocrates sur la fin de la guerre civile. L'utilisation de techniques 2.0 a ainsi permis d'affiner les résultats d'une recherche textuelle. Ce faisant, *Valley of the Shadow* a promu une des deux nécessités des sites du web 2.0, celle de rendre les contenus du site facilement accessibles et utilisables -il est en effet facile et aisé d'interroger les contenus du site et de recevoir des informations originales à partir de la bibliothèque numérique, sous forme d'articles de journaux ou d'extraits de lettres. Toutefois, si cette conception interactive est bien celle d'un web 2.0, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, la base de données documentaires n'est pas directement ouverte aux contenus nouveaux que pourraient vouloir ajouter les utilisateurs à la différence des projets du CHNM que nous verrons ensuite.

De telles études textuelles et statistiques originales, dans le projet *Valley of the Shadow*, sont devenues possible grâce à la masse des documents offerts. Les détails statistiques de l'usage des mots dans les journaux de l'époque ou dans les nombreuses correspondances qui ont été numérisées, sont aussi offerts dans des diagrammes comparatifs. On obtient de tels diagrammes grâce au moteur de recherche créé pour interroger les sources primaires (*letters; newspapers*). Le « Text Mapping »⁹² dans le *Valley Project* permet ainsi, à chacun, de construire ses propres recherches, en appliquant ses propres paramètres, en fonction d'une fouille textuelle approfondie des journaux ou des lettres. Les fonctions de recherches sont complexes (*word clouds; synchronic bar graph; diachronic line graph; keyword in context; word correlations*) et permettent aujourd'hui d'affiner des demandes posées à l'entièreté des textes du corpus et de représenter différemment et graphiquement les résultats originaux ainsi obtenus pour répondre à de nouvelles questions épistémologiques qui ne sont pas nécessairement celles du site lui-même. Ayers et ses collaborateurs du *Digital Scholarship Lab* de Richmond en Virginie, ont ainsi cherché de mieux comprendre les positions de l'opinion publique face à l'esclavage dans la société américaine durant la guerre civile et à la fin de la guerre,⁹³ et de mieux définir les sentiments collectifs des américains dans les deux camps, et les différents courants politiques.⁹⁴

Une recherche originale, usant du mot « Europe » dans la base de donnée des

92 Le concept est certainement dérivé de *Text data Mining* ou *Text Mining*, la recherche à l'intérieur des textes, la "fouille des textes" grâce aux méthodes computationnelles. "This site is a preview of some of the Digital Scholarship Lab's [<http://digitalscholarship.richmond.edu/>] initial experiments using statistical analysis and visualization to uncover meaning in large bodies of documents, in this case newspapers from the *Valley of the Shadow Project* [<http://valley.vcdh.virginia.edu/>]. [...], voir *Text Mapping*, URL: [<http://americanpast.richmond.edu/textmapping/pages/home>].

93 "The availability of newspapers in digital form offers the opportunity to explore public opinion with a thoroughness and precision impossible just a few years ago. [...] The four newspapers of the Valley of the Shadow Project, [...] provide a convenient way to experiment. [...] A broad comparison with other publications in digital form—the *New York Times*, *Harper's Weekly*, and the *Richmond Dispatch*—shows that the general patterns of the Valley of the Shadow newspapers also characterized major publications of both the Union and the Confederacy." Ayers, Edward L., "*Lincoln's America 2.0*", op.cit.. Les détails statistiques de l'usage des mots dans les journaux de l'époque sont offerts dans des diagrammes comparatifs dérivés du contenu du projet, voir: *Text Mapping*, URL: [<http://americanpast.richmond.edu/textmapping/pages/home>].

94 Voir les graphiques publiés dans, Ayers, Edward L., "*Lincoln's America 2.0*", op.cit., [http://www.historycooperative.org/journals/jah/96.2/images/ayers_fig01ab.gif] et [http://www.historycooperative.org/journals/jah/96.2/images/ayers_fig01bb.gif].

journaux, pour représenter les corrélations sémantiques sous forme de « nuages de mots clefs », les plus communément associés au terme choisi, et dans le même article, fait ainsi apparaître que le mot Europe est, surtout, mis en relation avec les termes « American », « Regiment » et « Gold » dans les articles du journal des Républicains nordistes *Franklin Repository*. Il est, par contre, surtout associé avec « constitution », « government », « laws » « congress », « national » et « states » dans l'organe démocrate nordiste *Valley Spirit*. Il est toutefois impossible de demander au moteur de recherche de fixer des liens de proximité entre les termes choisis.

L'histoire numérique sert à construire des contenus académiques, faire de la "scholarship" répétait encore Ayers en 2004, en contraste avec ce qui avaient été les idées originaires de son projet dès 1991.⁹⁵ Plus que de nouvelles formes de distribution et d'enrichissement des contenus, William G. Thomas III, conscient du type de critique qui avaient été proférées par la communauté académique au projet, sollicitait une réflexion autour du site, qui puisse développer de nouvelles formes d'écriture scientifiques et ainsi, se confronter avec l'énorme littérature sur la Guerre Civile américaine. C'est, selon lui, un des défis les plus importants de l'histoire numérique aujourd'hui.⁹⁶

Dans le même domaine, Matthew Pinsker, spécialiste de l'histoire de la Guerre Civile, dans un débat publié sur la figure d'Abraham Lincoln par le *Journal of American History*, faisait le point sur l'immense richesse en sources primaires de tous types, dans les formats numériques, pour étudier la figure du président républicain. Pinsker parle même d'un troisième type d'historiographie disponible, après celle offerte par les contemporains de Lincoln (une histoire « orale » et directe du Lincoln privé), et celle des historiens professionnels qui travaillèrent surtout dans l'après guerre sur le Lincoln « public ». Cette troisième vague d'études, ce qu'il appelle le « *Digital Lincoln* », pose les bases du renouveau de l'historiographie en usant des possibilités de l'histoire numérique qui permet de révolutionner surtout les champs de l'histoire narrative et de l'histoire biographique.⁹⁷ Cependant, ce qui aurait favorisé, le plus, le renouveau "numérique" des études sur Lincoln, aurait été -vu l'énorme succès de librairie et de public des livres sur Lincoln- les formes de communication que le web 2.0 avaient suscitées, entre historiens professionnels et amateurs, engagés à mieux comprendre Lincoln, un effet de « réseau » désenclavé,

95 L'évolution des concepts qui supporte la création d'une histoire 2.0 nécessaire pour mobiliser les contenus jusque-là statiques du projet, est extrêmement bien illustrée dans un essai d'Ayers réfléchissant à l'histoire de son propre projet qui, avec l'introduction de nouvelles possibilités techniques, offrit de nouvelles potentialités de recherche pour de nouvelles interprétations historiques de la Guerre Civile., Edward L Ayers: *The Academic Culture & The IT Culture: Their Effect on Teaching and Scholarship*, op.cit., p.59.

96 William Thomas, in *Interchanges*.. op.cit..

97 « It now appears that we have entered a third stage, what might be called the project era, which is being shaped by a series of innovative digital projects that will eventually make the vast majority of Lincoln-related evidence accessible electronically for scholars anywhere on the globe. [...] Lincoln scholars who decline to participate in the digital revolution, to promote digital projects, or to train their graduate students to work with digital source, écrit Pinsker, will increasingly be left behind. Academic historians working with Lincoln also need to condition themselves to build on the openness that already defines their field and embrace a world that will be defined by shared knowledge, remote input, and flattened hierarchies. This is what some Internet enthusiasts and digital apostles have been hyping as "Web 2.0" (loosely defined as the Internet's second generation, one that emphasizes its interactive and collaborative possibilities). The principles of this "wiki" age need to be addressed and managed, not simply dismissed, although they often seem to run counter to some of the deepest ingrained habits of historians.», Matthew Pinsker., "Lincoln Studies at the Bicentennial: A Round Table Lincoln Theme 2.0", dans *The Journal of American History*, 2, 2009, § 41-49, URL: [<http://www.historycooperative.org/journals/jah/96.2/pinsker.html>].

relevé par tous les exégètes du web 2.0⁹⁸

Le problème du statut de l'histoire numérique se pose certainement quand on se confronte aux différents systèmes éducatifs nationaux. L'histoire numérique n'est donc pas seulement une méthode, sans doute pas non plus un domaine d'étude de l'histoire, mais elle participe de l'histoire en tant que telle, fournissant une réflexion sur les moyens et les canaux de la transmission des discours historiques, qui complètent ceux qui ont, jusqu'à présent, été utilisés avec le média traditionnel par excellence, le livre. On parle donc du médium⁹⁹ qui permet, comme dans le cas de Lincoln, de faire un pas en avant dans le domaine de la connaissance de Lincoln, recherchant aussi le contact avec un plus large public et pas seulement avec les spécialistes.

Existerait-il alors une histoire numérique, souvent 2.0, pour un plus vaste public et une histoire faites en usant de médias traditionnels pour le seul public universitaire ? Faut-il ainsi différencier l'usage des médias de la transmission de contenus d'histoire en fonction du public auquel il s'adresse ? User des médias numériques pour diffuser une étude scientifique peut se faire légitimement, en parallèle avec une communication « traditionnelle » des résultats de la recherche dans un livre, un essai comme l'ont démontré Ayers, Thomas et d'autres encore.¹⁰⁰ L'intégration des médias, c'est aussi intégrer les publics susceptibles de profiter de l'expertise scientifique des historiens spécialisés dans le web, un médium plus populaire que l'essai académique traditionnel. Comme *Valley of the Shadow* avait tenté de le faire en approchant ses lecteurs, et les étudiants qui se servaient des contenus du site, pour fournir leur leçons et leurs sources dans des essais interprétatifs,¹⁰¹ dans le cas du projet *Martha Ballard's diary online*, un site très populaire pour reconstruire l'histoire des Etats-Unis à son origine, il est possible de construire ses propres parcours, de faire ses propres sites web et ses propres recherches usant d'un *historical toolkit*, un bagage d'informations, de documents et d'essais scientifiques utiles pour concevoir son propre itinéraire historiographique.¹⁰²

Toutefois, cette évolution de l'histoire numérique, comme les mutations du projet *Valley of the Shadow* suivies jusqu'ici ont pu mettre en évidence, n'est pas une réalité établie et consolidée autour d'un numérique 2.0 dans les sites d'histoires. En effet, ce sont plus les concepts de réseaux sociaux et d'interaction avec le public des lecteurs qui sont le

98 Dan Cohen insiste sur le lien effectif que l'histoire numérique permet de développer entre les auteurs « d'histoire », qui construisent des associations scientifiques qui sont ainsi créées grâce au computer autour d'objets de recherche, intégrant les potentialités "sociales" du web 2.0, Dan Cohen, in *Interchange: The Promise of Digital History*, cit., § 70.

99 Pour Kristen Sword de l'Université de l'Indiana, faire de l'histoire numérique c'est parler avant tout du médium: "digital history as the production of something that can stand alongside a book, something that takes a different form but nonetheless raises questions, offers analysis, and advances our historiographical knowledge about a given subject. Kirsten Sword, § 59-62, in "*Interchange: The Promise of Digital History*, op.cit..

100 « *One interesting model for integrating digital history into one's more traditional scholarly work* écrit Amy Murriell Taylor, *comes from historians who have written books and created digital history as complementary pieces of one intellectual enterprise. Edward Ayers's work on the Valley of the Shadow and Laurel Thatcher Ulrich's work with Martha Ballard's diary*¹⁰⁰ *come to mind, [...] it allows a historian to exploit the strengths of each medium and produce history that is deeper and richer than if presented in only one form* Amy Murriell Taylor, in *Ibid.*, § 78.

101 *Using the Valley Project, Interpretations of the Valley Resources*, URL: [<http://valley.lib.virginia.edu/VoS/usingvalley/interpretations/interpretations.html>].

102 "*On your own.*", URL: [http://dohistory.org/on_your_own/index.html].

plus exploités et intégrés, aujourd'hui, à l'histoire numérique, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Le monde des historiens n'utilise pas encore de manière systématique les éléments technologiques du web 2.0¹⁰³ On ne parle pas des techniques en soi, mais on les utilise éventuellement pour soutenir cette tentative de conquérir les publics plus vastes intéressés à l'histoire et leur permettre de collaborer à son écriture et à la collecte des sources primaires. De telles possibilités d'échange et de participation sont, toutefois, plus le fait des archives inventés qui utilisent aujourd'hui le *crowdsourcing* dans les sites mémoriels, que celui des sites à vocation historiographique comme celui d'Ayers. Ce sont eux qui intègrent, dans le cadre des disciplines historiques, au-delà des principes, les technologies décrites par O'Reilly et qui caractérisent le mieux aujourd'hui le web 2.0 en histoire.

Les sites d'histoire numérique 2.0 : l'histoire désenclavée et publique

Il était important de comprendre s'il y avait lieu de parler d'une rupture entre un web d'histoire caractérisé par les applications du web 2.0, et ce que nous avait offert la toile jusqu'à la naissance de la *Wikipedia*. Partons du portail d'histoire *World Wide Web History Central Catalogue* qui, depuis 1993, offre une sélection de sites d'histoire en suivant des catégories géographiques et thématiques.¹⁰⁴ Jusqu'à présent aucune des sections du portail, ni le portail lui-même, n'offre une sélection des sites d'histoire suivant une possible catégorie Web 2.0 et aucun « *maintainer* » n'a senti la nécessité d'user d'une telle catégorie pour présenter des sites d'histoire comme d'ailleurs c'est le cas des majeurs index de sites historiques comme *Intute* en Grande Bretagne.¹⁰⁵

Mais en faudrait-il une ? A la lumière de l'analyse des sites américains et de leur évolution que nous avons évoquée jusqu'ici, différencier les sites d'histoire de cette manière, n'a pas –encore– de sens aujourd'hui. L'on est en droit de se demander si diviser les sites web au regard de leurs caractéristiques technologiques ou des services interactifs offerts, a, d'ailleurs, un sens, quand on parle d'une discipline ? La *Digital history*, (histoire numérique), est avant tout composée de quatre domaines (Information et communication, Sources, Ecriture et Enseignement) dans lesquels l'historien numérique puise ses instruments, et construit ses nouvelles pratiques historiennes.¹⁰⁶ Ces domaines sont peuplés de sites interactifs, de blogs, de wikis, d'« archives inventés » qui se basent sur l'apport du public.

Retournons d'ailleurs un instant au programme que nous proposait l'AAHC, pour

103 Même l'*American Association for History and Computing*, n'a pas tenu en avril 2008, sa conférence programmée sur « Web 2.0 et Histoire ». La AAHC a dû déclarer forfait après avoir tenté de rouvrir l'échéance pour la présentation des interventions. (The American Association for History and Computer - AAHC, *Annual Meeting Cancelled for 2008: Web 2.0/History 2.0: Making History Together*, URL: [http://theaahc.org/2008cfp.htm].)

104 *WWW VL History Central catalogue*, URL: [http://vlib.iue.it].

105 *Intute. History*, URL : [http://www.intute.ac.uk/history/].

106 La division en quatre catégories des ressources d'histoire en ligne n'a pas muté depuis les années '90 et cela, indépendamment des changements technologiques du réseau. Voir à ce sujet, Serge Noiret: "Storia e Internet: la ricerca storica all'alba del terzo millennio", in *Linguaggi e Siti: la Storia On Line, Memoria e Ricerca*, 3, 1999, pp.7-20.

comprendre dans quels domaines les historiens numériques auraient découverts de nouvelles pratiques. Le premier thème de la conférence avortée, *What does Web 2.0 History involve*, était lié aux nouvelles applications qui soulignent le passage au web 2.0, et qui expliquent aussi le second point, *How does Web 2.0 History differ from Web 1.0 History*, mais aussi le troisième, *What does it enable us to do that could not be done in Web 1.0 ?*¹⁰⁷

Il est bien évident que la demande transversale faite à l'histoire numérique était celle de changements technologiques, peut-être de changements épistémologiques mais certainement pas de changements ontologiques. Les éléments de critique interne et externe, propres de l'approche que les médiévistes adoptent pour la critique de leurs documents, sont les points essentiels d'une méthode critique à déployer dans les contextes numériques. Le passage au web 2.0 ne change ni les problèmes posés au départ, par l'introduction du numérique, ni les nécessités de l'élaboration d'une méthode critique adaptée au nouveau médium internet.¹⁰⁸

Pour terminer ces quelques réflexions, et illustrer ces mutations dans la continuité de l'histoire numérique, je voudrais à présent décrire quelques exemples spécifiques de "nouveaux" contenus, et de nouvelles possibilités, que le web 2.0 a offert aux historiens et à l'histoire dans la toile. Quels sont les exemples à étudier ?

Un réseau social typique du web 2.0, déjà cités plusieurs fois dans les pages précédentes est *Flickr*.¹⁰⁹ Les images –surtout les photographies qui sont disponibles dans Flickr-, sont celles de particuliers qui chargent leurs collections dans des activités de « *crowdsourcing* ». Elles proviennent aussi d'institutions qui décident d'offrir leurs documents. Des groupes de recherche, composés de passionnés, de collectionneurs et d'historiens, décident également de créer des sites thématiques à l'intérieur de Flickr. Ils entendent mobiliser, autour d'un thème, les connaissances des navigateurs, et se servir ainsi du site qui, certainement, caractérise le mieux le monde numérique 2.0, pour résoudre des problèmes de description et d'attribution des photographies.

C'est le cas du projet interactif *PhotosNormandie*¹¹⁰ qui se propose de compléter et/ou de relever et corriger des erreurs d'attribution de photographies publiées en libre

¹⁰⁷ AAHC, *Annual Meeting Cancelled for 2008: Web 2.0/History 2.0: Making History Together*, op.cit..

¹⁰⁸ Voir à ce propos, le projet réalisé par l' « Istituto per i Beni Culturali dell'Emilia-Romagna » sous la direction de A.Criscione, S.Noiret, C.Spagnolo e S.Vitali: *La Storia a(l) tempo di Internet: indagine sui siti italiani di storia contemporanea, (2001-2003)*., Bologna, 2004, qui offre -pp.31-33- quatre paragraphes subdivisés en sous-sections pour permettre d'évaluer de manière critique les sites web, traduit ensuite en français dans, Philippe Rygiel et Serge Noiret (dir.) *Les historiens, leurs revues et Internet (France, Espagne, Italie)*., Paris, 2005, pp.29-32.

¹⁰⁹ *Flickr*, URL: [<http://www.flickr.com>]. Stewart Butterfield, fondateur de Flickr avec sa femme Caterina Fake, déclare à USA Today en 2006, que: "Flickr's biggest innovation came from recognizing the social nature of photography. "It's meant to be shared, talked about, pointed to, saved, archived and available by as many means as possible," he says.", in *USA Today*, 26 février 2006, URL: [http://www.usatoday.com/tech/products/2006-02-27-flickr_x.htm].

¹¹⁰ *Albums de PhotosNormandie: la bataille de Normandie en photo*, URL : [<http://www.flickr.com/photos/photosnormandie>]. Patrick Peccatte, auteur avec d'autres du projet se pose la question de savoir si le contenu généré par les utilisateurs à partir d'autres sites en libre accès, possède des formes de légitimité et lesquelles ? "La question de la légitimité et de la validité des contenus générés par les utilisateurs est bien connue dans les cas de Wikipédia et du journalisme citoyen, mais ne se pose pas dans les mêmes termes lorsque le crowdsourcing est d'envergure bien moindre, le sujet spécialisé et les méthodes différentes."

accès dans la toile.¹¹¹ Les photographies proviennent surtout d'un site institutionnel, *Archives Normandie, 1939-1945*.¹¹² *Flickr* est usé ici, comme un instrument du travail collectif pour *re-documenter* des images qui ont échappé au travail descriptif des historiens de profession. *PhotosNormandie* obtient un succès scientifique crédible puisque les nouvelles légendes et les attributions couplées par l'utilisation de métadonnées (*tags*) sont maintenant utilisées dans des ouvrages académiques sur l'histoire du débarquement. On a ici affaire aux meilleures techniques de *crowdsourcing* et d'*User Generated Content* à travers un travail collectif, fournit aussi par les utilisateurs du site, et qui est vérifié, ensuite, par le groupe de spécialistes qui constitue sa rédaction. En fait, les auteurs du projet ont constaté que, bien qu'ouvert à tous, la tâche de documenter, se limite à une dizaine de participants réguliers, tous spécialistes du sujet et originaires de Normandie. L'accès à l'information disciplinaire et spécialisée s'effectue, à l'ère du Web 2.0, et de l'histoire numérique publique et participée (*digital public history*), dans de nouveaux réseaux de connaissances, et avec de nouvelles technologies.

Flickr est, d'ailleurs, l'objet d'attention de la part de nombreuses institutions culturelles mondiales qui tablent sur la « culture numérique ». Une collection de photographies historiques importantes sur *Abraham Lincoln (1809-1865)*, possédées par la Bibliothèque du Congrès de Washington, a ainsi été chargée dans *Flickr*, à l'occasion du 200^e anniversaire de la naissance du président américain, pour susciter les commentaires et les suggestions des visiteurs, et mobiliser ainsi les nouveaux usages sociaux des réseaux.¹¹³

«*The Commons - les Organismes publics*», est un autre projet de mise en commun de patrimoines de photographies historiques dans *Flickr*, en accès libre. Il a pour but de valoriser les collections de photos du monde entier: en «étouffant la description des photos que vous avez découvertes [...] en y ajoutant des tags et des commentaires.»¹¹⁴ Il compte aujourd'hui la participation de nombreuses institutions culturelles internationales, dont douze européennes. Par exemple, la *London School of Economics* a mis en ligne les photographies qui retracent toute son histoire, mais aussi une belle série de posters politiques britanniques et soviétiques du début du 20^e siècle.¹¹⁵

Certains comportements, de la part d'institutions culturelles, mais aussi de la part

111 Le projet, écrit Patrick Peccatte un de ses promoteurs, « a pour but d'améliorer la description documentaire de photos historiques sur la bataille de Normandie en utilisant les possibilités de *Flickr*. Les participants réguliers [...] sont des amateurs passionnés qui ont développé des compétences pointues. Ce noyau de participants fonctionne comme un comité éditorial informel qui valide les informations proposées. [...] Le travail collectif effectué tient sa légitimité de la qualité et de la vérifiabilité des résultats obtenus. [...] Ce projet, comme tout travail de redocumentarisation, est un *work in progress*. Il est conduit par des amateurs compétents, organisés collectivement, [...] » Patrick Peccatte: « Contenu généré par les utilisateurs: quelle légitimité ? », in *Archimag : tribune ouverte*, septembre 2009, URL :

[<http://archimag.com/fr/accueil-archimag/magazines/archimag-n227/perspectives/tribune-ouverte.html>].

112 *Archives Normandie, 1939-1945* est un fond photographique libre de droits, URL:

[<http://www.archivesnormandie39-45.org/>]

113 "Abraham Lincoln (1809-1865)", in *Flickr*,

URL:[http://www.flickr.com/photos/library_of_congress/sets/72157613324367705/]. Commentaires des visiteurs, URL: [http://www.flickr.com/photos/library_of_congress/sets/72157613324367705/comments/].

114 *Flickr, The Commons - Les Organismes publics*, URL: [<http://www.flickr.com/commons/>].

115 La Bibliothèque de Toulouse et le Musée McCord de Montréal sont les seules institutions francophones à participer au projet encore en décembre 2010. Une fiche descriptive du projet se trouve dans *EHPS*, un projet décrit à la note suivante, URL: [<http://primary-sources.eui.eu/website/commons-les-organismes-publics-flickr-database/>].

de simples utilisateurs du réseau, comme celui de mettre des sources en ligne, dans des sites nouveaux de type 2.0, modifient en profondeur l'usage –le navigateur comme protagoniste du réseau- des sites d'histoire numérique, par rapport au web des années '90. Ces changements font de certains sites d'histoire de vrais réseaux spécialisés de connaissance. Ils démontrent certainement les mutations profondes des sites d'histoire 2.0, face aux usages collectifs.

Que dire aussi des commentaires collectifs sur les contenus des sites 2.0? Ce que l'on appelle le *collective filtering*, sur la base de la recette d'*Amazon* qui a réussi à intégrer les acheteurs de produits commerciaux dans son portail, en leur offrant de commenter leur achat, et d'en décrire les spécificités et les qualités ou défauts, s'étend également dans le domaine des humanités numériques. Souvent, ce genre de « filtrage » des contenus de la part des utilisateurs -surtout si de tels utilisateurs sont très spécialisés et liés au monde de l'enseignement, de la recherche et de l'université-, est difficile à obtenir, même en pariant sur les nouveaux comportements de la « génération Google », habituée à collaborer aux contenus « sociaux » des sites.¹¹⁶

Plus faciles à obtenir, sont les signets collectifs de *Del.icio.us*, d'importantes listes de bookmarks, regroupés par sujet, et qui servent les historiens dans des domaines précis. *Del.icio.us* est un site web de *social bookmarking* servant à archiver, chercher et partager des signets.¹¹⁷ Le réseau social *LibraryThing*¹¹⁸ permet, quant à lui, de récupérer les critiques faites par les lecteurs des ouvrages eux-mêmes ; chacun crée ainsi ses propres listes de lecture, peut rencontrer des « amis » et engager des discussions autour des lectures communes. *LibraryThing* permet aussi de chercher des informations sur des livres, ou sur des sujets particuliers, par auteur, par titre, ou en se servant des mots-clefs introduits par les autres lecteurs pour désigner et classer leurs propres livres.

Mais de tels réseaux sociaux d'échange et de partage d'informations, sont ouverts à toutes les disciplines, et ne caractérisent pas l'histoire comme le font par contre, les réseaux sociaux, qui se construisent autour d'archives inventés et qui suscitent le *crowdsourcing*. Les sites les plus importants dans ce domaine sont américains. Toutefois, avant de s'aventurer outre Atlantique, une mention spéciale doit être décernée au site innovateur de la *Central University* à Budapest, le *Parallel Archive (PA)*, « an "*invented*" *archive repository accessible for everybody wishing to upload primary sources* ». PA est développé par l'*Open Society Archives (OSA)* de Georges Soros, et la plupart des archives

¹¹⁶ *European History Primary Source – EHPS* est ainsi un portail qui offre les sources primaires numérisées pour permettre des recherches originales, de type universitaire de troisième cycle. Il inclut toutes les possibilités de la collaboration et interagit avec les majeurs réseaux sociaux comme *Facebook* et *Twitter*, mais le public très spécialisé à qui il s'adresse ne montre pas la désinvolture de la « google génération » en filtrant peu, commentant, jugeant ou annotant les informations fournies, URL : [<http://primary-sources.eu.eu>].

¹¹⁷ *Delicious*, *social bookmarking*, URL: [<http://delicious.com/>].

¹¹⁸ A la date du 28 novembre 2009, la version en anglais du site *LibraryThing*, offrait d'importants contenus et cela, même si les acteurs principaux du commerce de livres en ligne, comme *Amazon* ou *Adebooks*, restent des acteurs principaux des contenus que les membres de *LibraryThing* peuvent ensuite ajouter à leur propre bibliothèque: « Members 943,077; Books cataloged 46,044,383; Tags added 58,004,154; Unique works 4,959,972; Reviews 902,693; Works reviewed 350,689; Ratings 7,430,715; User-contributed covers 1,732,320; Author photos 39,955; Groups 5,983; Talk topics 74,929; Talk messages 1,604,027; Talk touchstones 1,062,016. », in *LibraryThing Zeitgeist*, URL : [<http://www.librarything.com/zeitgeist>] ; la version française offrait à la même date les contenus suivants : « Members: 10,590 ; Books cataloged: 343,524 ; Tags: 384,38 ; Reviews: 6,505 ; Groups: 119. », dans *LibraryThing Zeitgeist by language*, pour le site français: www.librarything.fr, URL: [<http://www.librarything.com/zeitgeist/language/fre>].

numérisées sont en hongrois, d'autres en anglais, en roumain, etc..¹¹⁹ PA est, selon ses promoteurs, "at once a personal scholarly workspace, a collaborative research environment, and a digital repository".¹²⁰ Il intègre le mouvement pour les Archives Ouvertes (*Open Archives*), favorisant, cette fois-ci, l'accès aux sources, plutôt qu'à la littérature scientifique qui avait été l'objet du manifeste de Budapest de 2002 sur l'OA. PA offre un espace personnel pour gérer ses propres sources primaires; un environnement collectif de travail qui permet aux usagers d'ajouter des sources et d'annoter les collections de sources existantes, mais aussi de s'engager dans des discussions sur des sources ou des collections de sources. PA permet enfin de décrire les documents avec des métadonnées.

La création de nouvelles typologies d'archives inventées à travers le *crowdsourcing* est à la base de grands projets numériques américains au CHNM de l'université George Mason. De tels projets qui désenclavent l'histoire dans le cadre de la "public digital history", sont construits avec le software *Open Source Omeka*. Ils veulent offrir: « *new ways of collecting, preserving, and presenting the history* ». L'exposition en ligne de documents du *GULAG: Many Days, Many Lives*, a pour but de confronter le visiteur avec l'univers concentrationnaire, grâce à un contact direct avec les témoignages sur le Goulag. Un contact avec le plus vaste public possible est ainsi recherché, une des caractéristiques essentielles de la «public history».¹²¹ On essaie de porter l'histoire de manière interactive vers un public de non-spécialistes qui s'intéressent au sujet et apprécient les expositions en ligne. "Please share your thoughts or read about the experiences of others who have shared," est le message du site sur l'univers du Goulag.¹²² Ses promoteurs au CHNM essaient ainsi de collecter des témoignages et des sources nouvelles dispersées dans le monde entier. (Le principe d'identification des témoignages des survivants avait été inauguré en Israël par le projet de reconstruction des familles des victimes de la Shoah, le *Central Database of Shoah Victims' Names* qui demande la participation directe de la communauté mondiale pour reconstituer l'archive des disparus, avec de nouveaux témoignages.)¹²³ Les «gens préfèrent raconter leurs propres histoires»¹²⁴ et cette conviction se matérialise dans la conception du projet sur le Goulag en suscitant les commentaires sur les témoignages et les sources numérisées sur l'univers concentrationnaire, qui constituent le fondement d'un archive inventé en ligne: « *visitors also are encouraged to reflect and share their thoughts about the Gulag system* ».

Quant au projet *September 11 Digital Archive*, toujours au *Center for History and New Media*, et en collaboration avec la Bibliothèque du Congrès et la *City University of*

119 *Open Society Archives*, URL: [<http://www.osaarchivum.org/>].

120 PA – *Parallel Archive*, URL: [<http://www.parallelarchive.org/content/about>].

121 Sur la "Public History" je renvoie à mon essai "Public History" e "storia pubblica" nella rete", dans *Ricerche Storiche*, 39, n.2-3, 2009, pp.275-327.

122 Le site "will immerse visitors in the varied experiences of the vast and brutal Soviet prison camp system [...]" en utilisant « *an in-depth look at life in the Gulag through exhibits featuring original documentaries and prisoner voices; an archive filled with documents and images; and teaching and bibliographic resources that encourage further study* », dans *Gulag, many days, many lives*, URL: [<http://gulaghhistory.org/>].

123 Le site web de Yad Vashem a pour but de récolter " [...] the names and biographical details of half of the six million Jews murdered by the Nazis and their accomplices. Millions more still remain unidentified: It is our collective duty to persist until all their names are recovered. Do you know of a Holocaust Victim? Submit Pages of Testimony and send photographs of the victims so they will always be remembered.", *The Central Database of Shoah Victims' Names*, in *Yad Vashem*, URL: [http://www.yadvashem.org/wps/portal/IY_HON_Welcome].

124 Il citait l'enquête sur les usages populaires de l'histoire américaine de Thelen et Rosenzweig, William G. Thomas III, § 124-127, dans « *Interchange: The Promise of Digital History* », op. cit..

New York, et grâce au financement de la *Alfred P. Sloan Foundation*, il a réussi à faire du *crowdsourcing* de très haut niveau qualitatif. Il est ainsi devenu bien plus qu'une exposition en ligne. C'est un dépôt d'archives, construit *ex novo* à partir des formats numériques multimédias de la documentation reçue grâce à l'énorme participation populaire au projet. *September 11 Digital Archive*, a ainsi utilisé les médias numériques plus divers, pour collectionner, préserver et présenter le passé dans l'espace virtuel du site. Plus de 150.000 récits de première main ont été dédiés au projet, par son propre public. Des milliers de courriels, de photographies et d'images numériques, y ont été intégrés. De plus, le CHNM explore les méthodes, les instruments et les technologies pour conserver, préserver et rendre accessible l'information numérique et les sources de ses projets sur le long terme. «September 11» a ainsi été officiellement intégré aux collections de la Bibliothèque du Congrès à Washington en 2003.

Même le projet, lié celui-là, au musée physique et au mémorial de New York, le *National September 11 Memorial & Museum*, sur la Liberty Plaza, où se trouvaient les tours jumelles, a ouvert, en relation avec les salles du musée, un site de *crowdsourcing* qui devient un parcours muséal virtuel de type 2.0 appelé « making history ». ¹²⁵ Les intentions des promoteurs du site, sont de faire participer le public au point de créer l'histoire directement, sans la médiation des historiens professionnels. Les témoignages se suffisent à eux-mêmes: « *making history is a collective telling of the events of 9/11 through the eyes of those who experienced it, both at the attack sites and around the world* ». L'architecture et la présentation graphique du site est d'ailleurs typique des réseaux sociaux de photographies. La page principale de *Making history* présente une sélection des photographies qui décrivent les différentes perspectives à partir desquelles découvrir l'évènement. En son centre, un bouton permet d'ajouter sa propre histoire, « *add your story* ». Il s'ouvre en proposant, à la première personne, d'ajouter des photos, des vidéos ou des récits : « *I have Photos or Videos – I have stories – I have both* ».

Quant au projet *Hurricane Digital Memory Bank* toujours au CHNM, il procède d'un principe similaire, créer une "banque de données" -le nom de l'archive inventé-, qui puisse contenir les témoignages du plus vaste public possible. ¹²⁶

Dans le cas du site d'histoire académique beaucoup plus limité dans son contenu, celui de l'édition du manuscrit de Martha Ballard, par un groupe de travail du centre pour l'histoire du film de l'université d'Harvard, monté sur un serveur du CHNM de la George Mason, on a affaire à un projet d'histoire numérique de type 2.0, qui permet au lecteur de comprendre l'histoire quotidienne d'une petite communauté dans les années qui suivirent la révolution américaine. Les 200 pages du journal de la sage-femme Martha Ballard, nous font connaître la vie de ses concitoyens de Hallowell dans le Maine. La Ballard a entretenu des relations avec les familles des 816 enfants qu'elle aida à mettre au monde, entre 1785 et 1810. ¹²⁷ Le site web se propose de communiquer au navigateur du réseau, les fragments du journal, mais surtout de permettre au lecteur, ou à l'enseignant, de « faire de l'histoire »

¹²⁵ *Make History*, URL: [<http://makehistory.national911memorial.org/>]

¹²⁶ L'archive numérique collectionne les récits, mémoires et les documents de tous types: "the hurricane digital memory bank uses electronic media to collect, preserve, and present the stories and digital record of hurricanes Katrina, Rita, and Wilma, [...] The project contributes to the ongoing effort by historians and archivists to preserve the record of these storms by collecting first-hand accounts, on-scene images, blog postings, and podcasts", *Hurricane Digital Memory Bank*, URL : [<http://www.hurricanearchive.org/>].

¹²⁷ L'histoire en avait été retracée de manière traditionnelle par Laurel Thatcher Ulrich: *A midwife tale. The life of Martha Ballard based on her diary, 1785-1812*, New York: Random House, 1991.

à partir des matériaux offerts, et de donner un sens au témoignage lui-même déjà dans un contexte documentaire, et d'analyses, plus vaste.¹²⁸ Le projet d'histoire numérique compare ainsi les potentialités du nouveau medium, avec celle du livre de la Thatcher Ulrich, et du film réalisé par Richard P. Rogers et Laurie Kahn-Leavitt, dont certains extraits sont d'ailleurs présents dans le site. Cette différenciation de la documentation numérique, permet diverses formes de communication du récit, entre le livre, le film et le site web. Les autrices du site sont ainsi convaincues d'offrir des pistes beaucoup plus sophistiquées et complexes, pour écrire un récit historique capable de reconstruire les vingt-sept années de l'histoire de la petite communauté que la Ballard connaissait intimement, de par son métier d'accoucheuse. Le slogan, «Faire l'Histoire» se trouve d'ailleurs dans la barre de navigation pour annoncer: «*how to piece together the past from the fragments that have survived [...]*»¹²⁹

Pour conclure cet examen des possibilités offertes par le web 2.0, il est nécessaire de décrire une autre caractéristique essentielle de l'histoire numérique, la facilité avec laquelle les nouvelles technologies permettent d'intégrer, dans un seul site web, les contenus d'autres sites, grâce à ce qu'on appelle des *widgets*. Mais les *widgets*, que chacun peu importer dans un réseau social, (un vidéo de *YouTube* ou une liste de *LibraryThing*, «mes propres lectures», sur une page de *Facebook* par exemple¹³⁰), sont aussi partie intégrante des modalités techniques de fonctionnement de nouvelles typologies de sites web d'histoire. Dans ce cas, on parlera d'effet de *mashup*, ou d'intégration d'applications propres à d'autres sites («*embedded*») comme instruments de travail dans un nouveau site. De tels environnements virtuels sont de grande utilité pour obtenir une représentation polymorphe de l'histoire, proposant certes des informations textuelles, mais aussi des cartes géographiques, des représentations du globe terrestre, du *podcasting*, des vidéos, des bases de données multi-médiales, etc..

Des sites hybrides de ce type, intègrent les potentiels cartographiques de *Google Map* et de *Google Earth* dans leur documentation, pour géo-localiser les documents et les informations historiques; ils ajoutent des témoignages ou des récits sous forme de *Podcasting* et de vidéos en les reprenant par exemple à *iTunes* ou à *YouTube* ou, décident de transférer le tout, dans un environnement totalement virtuel, comme *Second Life* qui permet de multiplier les expériences directes, presque de *reenactment* virtuel, mais conjuguées, dans le domaine virtuel, avec des potentialités importantes pour l'enseignement de l'histoire,¹³¹ et pour la recherche scientifique.

128 «...*We offer a look at some clues that helped build a tale around Martha Ballard's diary. The challenge is to try to make sense of the diary, the documents, and the questions they raise. You can piece together stories from Martha Ballard's life and world*», *Doing History*, URL: [<http://dohistory.org/DHindex.html>].

129 *Marta Ballard's diary online*, URL: [<http://dohistory.org/>]

130 *LibraryThing* permet de configurer personnellement la source du codage d'un *widget* pour l'appliquer en copier/coller dans le cadre d'autres réseaux sociaux, voir *LibraryThing widget*, URL: [<http://www.librarything.fr/widget>].

131 Maged N. Kamel Boulos, Lee Hetherington et Steve Wheeler: "Second Life: an overview of the potential of 3-D virtual worlds in medical and health education" dans *Health Information & Libraries Journal*, 24/4, pp. 233 – 245. Sur les capacités pédagogiques de *Second life*, Daniel Livingstone et Jeremy Kemp (dir.): *Second Life Education Workshop. Proceedings of the Second Life Education Workshop at the Second Life Community Convention San Francisco, August 20th, 2006*, Paisley, 2006, URL:

[<http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.93.6174&rep=rep1&type=pdf#page=22>]. Sur *Second Life* consulter de Michael Rymaszewski, Wagner James Au, Mark Wallace, Catherine Winters: *Second life: the official guide*, London: 2006., URL:

Un exemple de *crowdsourcing* qui mobilise un certain nombre de techniques importées d'autres sites et intégrées aux buts du projet grâce au principe du *mashup*, est une archive interactive comme *HistoGrafica* qui a pour but de publier les photographies historiques des villes de chacun –« vos photos »- et de construire ainsi, un réservoir d'image reliées à *Google Map*, lors d'une recherches dans la base de données.¹³²

Le site d'histoire médiévale *Regnum Francorum Online*¹³³ est lui aussi un exemple intéressant des possibilités du « mash-up », d'intégration de technologies diverses qui permettent de proposer des solutions originales pour résoudre des problèmes épistémologiques spécifiques. Dans un site individuel, Johan Åhlfeldt en Suède, s'est dédié à l'Europe Franque. Il utilise la géo-localisation – « *geotagging* » ou « balises de géo localisation » - de chaque source qui permet de construire une carte géographique de l'Europe mérovingienne et carolingienne de 614 à 840, en utilisant, les sources primaires et les références à la littérature pour chaque source individuelle numérisée découverte par l'auteur.¹³⁴ Le projet ajoute ainsi des hyperliens sur la carte géographique à l'édition numérique de plus de 3.500 sources médiévales disponibles gratuitement en ligne et, cela, de manière constante et croissante, au fur et à mesure de la disponibilité, en ligne, de nouvelles sources médiévales. Les sources numériques qui s'intègrent aux cartes géographiques proviennent d'archives numériques scientifiques de l'histoire médiévale comme par exemple, le *dMGH - digital Monumenta Germaniae historica*.¹³⁵

Hystoricast, site italien de *podcasting*, s'adresse au grand public des passionnés, capables de télécharger les documents audio dans *iTunes*. C'est aussi un site d'histoire 2.0,¹³⁶ qui mobilise les effets possibles des nuages de mots, informe la collectivité des

[<http://books.google.it/books?id=QGdLXKq9Bs0C&lpg=PT1&ots=eWnqLyDswN&dq=second%20life&lr=&pg=PT178#v=onepage&q=&f=false>].

¹³² « *HistoGrafica is a community-driven website with high aims - making a large amount of historical pictures easily accessible in one place on the web. Everyone can share and describe their old pictures on HistoGrafica and help expand this free archive. Together, we can create the biggest, freely available archive of geo- and timetagged historical pictures in the world.* », *Histografica, old pictures of your own*, URL: [<http://www.histografica.com/>].

¹³³ *Regnum Francorum Online*, construit par Johan Åhlfeldt à Stockholm est “a website about visualizing early medieval Europe (614-840) on maps, URL: [<http://www.francia.ahlfeldt.se/>].

¹³⁴ « *The purpose of the site, among others, is to compile links to Online and freely available primary sources and literature covering this period, reference the sources in relation to location, institution and person, and relating primary sources to literature, and making the sources searchable via a map-interface and via ordinary searches of title, author and type of source. Currently there are more than 3300 links to online primary sources and literature. Among these, more than 2200 are geo-referenced, and visualised on maps. The maps are drawn in two different ways: 1) with a self produced map-drawing library, and 2) as an implementation in Google Maps, [...].*”, “Interactive maps and sources of the Frankish Kingdom”, Courriel de Johan Åhlfeldt, 10 décembre 2009, aux responsables du portail *European History Primary Sources*. La fiche de *Regnum Francorum Online* dans *EHPS*, URL: [<http://primary-sources.eui.eu/website/regnum-francorum-online>].

¹³⁵ *dMGH - digital Monumenta Germaniae historica*, URL: [http://bsbdmgh.bsb.lrz-muenchen.de/dmgh_new/].

¹³⁶ Au début, Enrica Salvatori à Pise pensait faciliter l'accès de ses étudiants aux leçons d'histoire médiévale [<http://web.arte.unipi.it/salvatori/podcast.xml>]. Il est rapidement apparu que les podcasts obtenaient un large succès au-delà des “frontières” de son cours: « la cosa che ha più sorpreso la docente, sono stati gli «intrusi», ovvero persone, per lo più emigrati italiani negli Stati Uniti e in Australia, che hanno scaricato le lezioni e hanno scritto [...] per congratularsi o chiedere chiarimenti” écrit Marco Gasperetti: “Lezioni di Storia Medievale in versione web”, dans *Corriere della Sera*, 28 juillet 2006, URL:

[http://www.corriere.it/Primo_Piano/Scienze_e_Tecnologie/2006/07_Luglio/27/podcast.shtml]. Salvatori a donc créé un site de *podcasting* au-delà de l'histoire médiévale appelé *Historycast, la storia da ascoltare*,

auditeurs en usant des fils d'information (*RSS Feeds*), sollicite l'intérêt des navigateurs en montrant quels sont les *podcasts* les plus populaires, se fait publicité dans les réseaux sociaux en créant un groupe dans *Facebook*,¹³⁷ tout ceci, pour mobiliser les technologies qui puissent promouvoir un débat avec les auditeurs.

Conclusions: «everyone a historian» écrivait Roy Rosenzweig

La physionomie des nouvelles sources numériques du contemporain, comme elle apparaît dans les sites d'histoire 2.0, est surtout liée à la mémoire de communautés, à l'activité partagée de ses membres, qui participent directement des contenus des sites. Les groupes sociaux, ethniques, politiques, culturels, peuplent le réseau de témoignage individuels, participent ainsi aux sites d'histoire numérique qui utilisent les procédures techniques et les moyens de communication du web 2.0 Les critères herméneutiques spécifiques des nouvelles sources numériques sont ainsi souvent liés aux savoirs individuels confrontés à la vérification identitaire des expériences dans le groupe.

On fait l'histoire de sa communauté, de sa famille, des proches, celle des individus dans de petites collectivités, de leur culture matérielle, une histoire qui privilégie les thèmes socio-anthropologiques et les expériences qui restent encore souvent dans le domaine de la mémoire ; celle des générations qui précèdent la nôtre. Ainsi, les témoignages peuvent être transmis directement sans que la médiation de l'historien et sans que son sens critique n'orchestrent l'écriture de l'histoire et ne différencient les sources. C'est pour ces raisons que, même les historiens de métier qui construisent de tels sites web avec les ingénieurs informaticiens, mettent l'accent sur l'activité de chacun, qui permet de faire sa propre représentation de l'histoire, ou tout au moins de comprendre et de disséquer les mécanismes qui permettent de faire l'Histoire à la première personne. Une telle connaissance technique est intimement nécessaire pour faire comprendre l'Histoire face au grand public du réseau. Ainsi faisant, les historiens publics du numérique, - *Digital Public Historians*-, rendent l'histoire socialement utile et passionnante, grâce à un processus de partage de « l'écriture » et de participation aux contenus, que le site web et les technologies 2.0 rendent effectivement possibles simplifiant la technologie.

On assiste ainsi à une forte modification de la « documentabilité », s'il fallait utiliser un néologisme, de beaucoup d'aspects de notre vie sociale récente et à une majeure autonomie vis-à-vis du pouvoir académique et politique, qui permet aussi –et c'est là son bon côté- de faire « l'histoire des autres », des communautés souvent délaissées par une histoire « officielle », comme nous avons eu l'occasion de le vérifier déjà, dans les années immédiatement précédentes à la naissance de sites web d'histoire 2.0, avec de nombreux sites italiens dédiés à l'histoire de petites collectivités.¹³⁸

URL: [<http://www.historycast.org/>]. Une étude de l'utilité du podcasting dans le domaine de l'histoire a été réalisée par l'auteur elle-même: "Hardcore history: ovvero la storia in podcast", op. cit..

¹³⁷ *Historycast* dans *Facebook*, URL: [<http://www.facebook.com/group.php?gid=45418281753>].

138 Serge Noiret: "Histoire et mémoire dans la toile d'histoire contemporaine italienne." in Philippe Rygiel et Serge Noiret (dir.): *Les historiens, leurs revues et Internet. (France, Espagne, Italie)*., op. cit., pp.25-79. En Italie la remarquable expérience socio-anthropologique du « *MU.VI, Museo Virtuale della Memoria Collettiva della Lombardia* » avait fait de l'histoire 2.0 avant la lettre. Sans l'addition de *podcasts* ni l'intégration de reprises vidéo, *Mu.Vi.* publiait des expériences individuelles, racontait les faits caractéristiques de l'histoire de petites communautés lombardes et ajoutaient des photographies et des commentaires reçus par les auteurs du site dans un processus de « *crowdsourcing* » avant la lettre. (*MU.VI della Lombardia*, URL:

Le partage des informations, des savoirs, et des commentaires dans de nouveaux types de sites 2.0, est donc une réalité en continue expansion aujourd'hui, même en dehors des grands sites web que nous venons de mentionner. De tels services sont offerts également dans des projets plus réduits et pointus, et servent, en fait, une nouvelle philosophie du travail collectif, que nous avons tenté de souligner comme faisant intimement partie d'une histoire numérique 2.0.¹³⁹ Cette philosophie montre le *hiatus* qui existe aujourd'hui, entre l'attitude qui porte l'historien académique à vouloir critiquer de l'extérieur les contenus de la *Wikipedia* ou, de ne pas se servir des résultats scientifiques d'importants sites d'histoire numérique, comme la « *Valley of The Shadow* » et, la conception nouvelle du travail collaboratif, qui s'attache, par contre, pratiquement à améliorer les contenus d'un site, en fonction des capacités de chacun, et du rôle de témoin –spécialiste ou amateur éclairé–, directement intéressé par les événements au centre de la narration.

Une telle participation collective qui incorpore ainsi la relative simplicité technologique des instruments de type web 2.0, ne semble cependant pas encore convaincre les historiens de profession, qui auraient aussi la capacité d'améliorer jouter leurs propres recherches et leurs propres travaux grâce à la toile, pour que ce que l'on appelle l'histoire numérique 2.0, devienne finalement une « histoire 2.0 », fruit du « digital turn ».

[<http://www.muvido.it/>]. Une telle expérience -mais bien moins structurée autour d'un projet culturel spécifique comme celui du Mu.Vi.-, a été récemment récupérée, usant des technologies du web 2.0 : *MEMORO la banca della memoria* permet à quiconque de réaliser un récit vidéo et de le transmettre ensuite sur le site. De l'Italie où il est né en août 2007, *Memoro* s'étend à présent à d'autres pays européens, à d'autres continents et à d'autres langues: "*Beaucoup d'entre nous se rappellent avec plaisir ces moments de leurs enfance, quand, assis sur les jambes de son propre grand-père, les yeux grands ouverts, on écoutaient avec attention les histoires du passé, concentrés pour ne pas rater un mot, un détail. Ils nous étaient racontés pour [...] qu'ils puissent être d'exemple ou pour garder en mémoire les vies vécues selon des coutumes et des valeurs d'une autre époque...*" La citation est tirée de la version française du site, *Memoro, la banque de la mémoire*, URL : [<http://www.memoro.org/fr-fr/progetto.php>].

¹³⁹ Voir la description d'un projet individuel et local d'histoire publique sur l'Italie de 1944-1945 à Riccione en Romagne, créé par Fabio Glauco Galli : « *La città invisibile, Segni Storie e Memorie di Pace Pane e Guerra* », dans *Memoria e Ricerca*, 32, 2009, pp.167-180 et le site du même nom, URL: [<http://www.lacittainvisibile.it/>].